



Master 2 Mention santé publique

Parcours « Enfance, jeunesse :

politiques

et accompagnements »

Promotion : **2019-2020**

**Que provoque la mobilité internationale pour les jeunes en
difficultés d'insertion sociale et professionnelle ?**

*Regards croisés des jeunes bénéficiaires et des
professionnel·les*

Erell Lhopiteau, Septembre 2020

Sous la direction de

Emmanuelle Maunaye

Sommaire

Introduction	5
Méthodologie	10
Partie I) Les conditions du départ.....	12
1. Le bon moment pour partir	12
I) 1. a) Faire de son voyage une stratégie	12
I) 1. b) « <i>Je sais que ce voyage ce sera quelque part une thérapie</i> »	15
I) 1. c) Opportunité d'un dispositif : « <i>Oui j'y vais, pourquoi pas ?</i> »	19
2. Se préparer à partir selon son capital de mobilité	20
I) 2. a) Faire l'expérience de son territoire	21
I) 2. b) Se construire une « culture du départ »	23
I) 2. c) Conception du voyage	26
3. Se sentir soutenu·e	29
I) 3. a) Par la famille	29
I) 3. b) Par les professionnel·les de la jeunesse	32
I) 3. c) « <i>Si il l'a fait, je peux le faire moi aussi</i> » : le rôle des pairs	34
Partie 2) L'expérience de mobilité internationale.....	37
1. La place du collectif	37
II) 1. a) Partir confiant·e	38
II) 1. b) Les limites de la vie en collectif	40
II) 1. c) Un déséquilibre nécessaire dans le groupe	41

2. Se confronter à l’Inconnu	44
II) 2. 1) Faire l’expérience de la courbe de l’expatriation	44
II) 2. 2) Mobiliser ses ressources	47
II) 2. 3) Donner un sens à son monde	49
3. Revenir à la « vie réelle »	52
II) 3. 1) Survivre au retour	52
II) 3. 2) Faire durer l’expérience	55
Partie III) L’après.....	57
1. Situer la mobilité internationale dans son parcours de vie	57
III) 1. a) Une expérience « fondamentale » ou « banale »	57
III) 1. b) Faciliter les passages à la vie adulte	62
2. Les enseignements du voyage	64
III) 2. a) La confiance en soi	65
III) 2. b) La création d’archipels : se projeter ailleurs	68
3. Vers une mobilité sociale ?	70
III) 3. a) Injonction à la mobilité	70
III) 3. b) Bouger pour contrer les déterminismes sociaux ?	70
III) 3. c) Rompre le quotidien par le voyage	76
Conclusion.....	78
Bibliographie.....	80
Annexes	

« Avec le train, l'avion et la radio le monde est devenu petit, et il peut nous tomber dessus et nous emporter s'il nous trouve impréparés »

L'art de la joie, Goliarda Sapienza
(1996, traduction française 2005)

Introduction

Je fais partie des personnes pour qui les aéroports, les gares routières, ferroviaires et maritimes sont des lieux familiers même lorsque c'est la première fois que l'on s'y rend. Mes souvenirs d'enfance comprennent plusieurs images de voyages en France et à l'étranger et, à l'adolescence, j'ai pris l'habitude de sillonner la Bretagne en auto-stop, en car ou en train pour voir mes ami·es. C'est donc sans surprise que mon projet de volontariat à l'étranger a été accueilli par mon entourage. En quête de mon identité, car c'est comme cela que je me représentais ce voyage qui succédait à l'année de mon baccalauréat, je suis partie dix mois dans un pays à plusieurs milliers de kilomètres de ma ville natale : la Géorgie. Vivre une telle expérience m'a convaincue des vertus des programmes portés par l'Union Européenne pour favoriser les échanges internationaux des jeunes et j'ai passé les étés suivants à travailler comme animatrice de rencontres interculturelles. Ce faisant, je transmettais mon goût du voyage à des adolescent·es qui n'avaient pas envisagé de faire une année de césure à la sortie du lycée, considérant que cela leur serait aussi bénéfique que cela l'avait été pour moi. Ainsi j'étais, jusqu'à il y a peu, convaincue de la nécessité du voyage pour les jeunes. Sans que mon avis ait radicalement changé, il s'est nuancé depuis que je suis salariée d'une association de mobilité internationale favorisant le travail auprès d'une population « ayant moins d'opportunités », pour reprendre les termes créés par le Conseil de l'Europe¹. Le poste que j'occupe est riche. Je suis amenée à la fois à animer des temps collectifs de préparation au départ ou de regroupement au retour, à accompagner des groupes de jeunes à l'étranger, et à participer à des réunions où des décideur·euses prônent la mobilité internationale comme outil d'insertion socioprofessionnelle pour les jeunes en difficultés. Leur discours est en accord avec celui du gouvernement, dont le Comité interministériel de la Jeunesse de 2013 se donne pour objectif d'« augmenter le nombre de jeunes bénéficiant d'une expérience de mobilité et diversifier les publics [...] pour relever les défis de la connaissance, de la compétitivité et de l'emploi des jeunes »². Je sentais un écart entre cette vision utilitariste de la mobilité et le récit des bénéficiaires que j'avais l'occasion de rencontrer. C'est ce qui m'a donné envie de questionner les effets de la mobilité internationale pour les jeunes en difficultés d'insertion sociale et professionnelle.

1 L'utilisation du terme est apparu pour la première fois en 2001, avec la publication du Livre blanc du Conseil de l'Europe en matière de jeunesse et d'éducation non-formelle.

2 D'après le site internet Jeunes.gouv.fr

« Mobilité internationale et jeunes en difficultés d'insertion sociale et professionnelle »

Cette recherche vise à mieux comprendre les usages et les effets de la mobilité internationale pour les jeunes en difficultés d'insertion sociale et professionnelle. En s'appuyant sur les notions de jeunesse, d'insertion sociale et professionnelle, de mobilité internationale, d'ancrage territorial et de socialisations de groupe, nous commencerons par faire un état des lieux des travaux existant sur ce sujet.

En sociologie, la jeunesse ne connaît pas de définition précise. Elle est à la fois une condition, une catégorie d'âge très variable et une cible prioritaire pour les politiques publiques. Une définition de la jeunesse est proposé par Jean-François Deniau, membre de l'Académie Française : « Tout dépend de la définition que l'on donne du mot adulte. Si être adulte veut dire conscient de ses responsabilités, j'espère bien être adulte. Si, par contre, vous acceptez ma définition : « Être humain qui a fini de grandir », j'espère sincèrement ne pas l'être tout à fait ». Il s'agit, pour François de Singly, de la réponse la plus significative qui puisse être donnée lorsqu'il est question de définir la jeunesse (De Singly 2000, p.10). Pour ce dernier, « l'adulte est un être fini qui n'a plus rien à découvrir dans le monde et surtout sur lui-même » (*Ibid*, p.10). L'auteur met en lumière le paradoxe de la condition juvénile : être autonome à travers ses dispositions sociales et psychologiques sans pour autant pouvoir jouir d'une indépendance financière. Il cite d'ailleurs le voyage d'étude comme un moyen d'« augmenter son autonomie, sans pour autant disposer des ressources, notamment économiques, suffisantes pour être indépendant de [ses] parents » (*Ibid*, p.12). Pour Olivier Galland, « la jeunesse n'a pas d'existence sociale » (Galland 2017). Le sociologue propose une définition de ce qu'il considère être les étapes à franchir pour quitter cette catégorie sociale. Elles se caractérisent par deux seuils de sorties et deux seuils d'entrée : les premiers sont la fin des études et le départ du foyer familial, les deuxièmes le début de la vie professionnelle et le mariage ou la vie en couple. Ces étapes sont aujourd'hui « désynchronisées » : la prolongation des études et le retard de l'accès à l'emploi sont notamment en cause. La mobilité internationale est perçue comme une manière de faciliter ces étapes du passage à la vie adulte, comme le montre une étude portant sur les migrations intra-européenne des jeunes (Flipo 2013).

Comme nous l'avons mentionné, les jeunes sont une catégorie de population qui bénéficie de politiques publiques spécifiques, visant notamment à favoriser leur employabilité. C'est dans ce cadre qu'ont été créés les missions locales en 1982, à la suite d'un rapport de Bertrand Schwartz intitulé « L'insertion professionnelle et sociale des jeunes ». Cette recherche prenant pour objet des bénéficiaires de la mission locale, c'est le terme « difficultés d'insertion sociale et professionnelle » qui a été retenu pour définir le public dont il sera question. Pour comprendre les origines de ces difficultés, nous pouvons nous appuyer sur la classification de la Commission Européenne. Le terme « JAMO » pour « Jeunes avec Moins d'Opportunités » désigne des jeunes « désavantagés par rapport à leurs pairs parce qu'ils sont confrontés à un ou plusieurs facteur(s) d'exclusion et obstacle(s) qui freinent leur accès à l'emploi, à l'éducation formelle et non formelle, à la mobilité transnationale et à l'intégration dans la société » (Labadie et Talleu 2017). L'accès à l'emploi étant de moins en moins facile pour les jeunes, les politiques publiques européennes ont décidé de favoriser leur accès aux programmes de mobilité internationale. Il s'agit d'un « objectif politique important, au coeur des stratégies européennes de jeunesse et d'inclusion sociale, comme des orientations du plan Priorité jeunesse en France » (*Ibid*, p. 37). Dès lors, la mobilité est perçue comme un outil socioprofessionnel et son usage apparaît comme une stratégie lorsque les « ressources familiales ne permettent pas de bouger et que l'accès au travail décent demeure inaccessible » (Santelli 2013). Dans cette étude, Emmanuelle Santelli analyse les effets d'un séjour à Londres pour des jeunes Français d'origine maghrébine. Elle constate que pour ces jeunes adultes, « la mobilité devient un capital au même titre que d'autres capitaux sociaux ». L'insertion professionnelle étant au coeur des préoccupations qui justifient la création de ces programmes, une étude analyse la plus-value d'une expérience de mobilité internationale effectuée en cours d'études (Calmand et al. 2018). L'enquête permet de constater d'une part que ce sont « les individus diplômés de l'enseignement supérieur qui partent et que, d'autre part, les expériences les plus valorisantes se concentrent chez les plus diplômés » (*Ibid*, p.75). Nous verrons comment la mobilité internationale accroît les inégalités entre les individus.

S'intéresser à la mobilité internationale implique d'en comprendre les origines. L'anthropologie se révèle pour cela riche d'explications (Urbain 2012). Les travaux de Jean-Didier Urbain portent essentiellement sur le tourisme et nous permettent de comprendre davantage ce qui suscite le désir de voyager. Il explique notamment comment il s'agissait à l'origine d'une pratique réservée aux élites, le mot « tourisme » s'inspirant du « Grand tour » des gentlemen anglais du XVIII^e siècle, qui

visitaient les cours d'Europe pour s'éduquer. Si la mobilité s'est démocratisée depuis cette époque, elle n'en reste pas moins un facteur d'inégalités. Aujourd'hui, « ce sont les membres des classes supérieures qui sont les plus intéressés (aux différents sens du terme) par les questions internationales. [...] Connaître ce qui se passe et ce qui se fait à l'étranger, mais plus encore savoir qu'on est attendu, connu et reconnu, dans plusieurs pays, contribue indéniablement à l'accroissement du capital symbolique » (Wagner 2007). Dès la jeunesse, les individus issues des classes privilégiées bénéficient de « compétences migratoires » qui s'acquièrent par les pratiques régulières de voyage (Réau 2009). Ces inégalités se retrouvant également dans la pratique quotidienne de la mobilité, il nous a donc paru important d'étayer notre recherche par des travaux qui analysent les facteurs d'empêchements à la mobilité (Le Breton 2005). La notion d'ancrage doit également être abordée lorsque l'on parle de mobilité. A ce sujet, les recherches portant sur les jeunes des classes populaires (Faure-Rouesnel et Le Dantec 2013) et les écrits qui traitent de l'autochtonie nous éclairent sur les atouts de l'ancrage territorial et les limites de la mobilité (Renahy 2010). Nous nous intéresserons aussi aux questions d'injonction à la mobilité (Kaufmann et al. 2012).

La notion de jeunesse a été analysée à travers les différences d'usages de la mobilité. Des recherches sur les différences entre les milieux urbains et ruraux ont mis en évidence les inégalités qui se créent « entre les jeunes pour qui bouger est complexe voire interdit, et ceux pour qui la mobilité est désormais un rite naturel dans le cadre d'un cursus académique » (Berlioux, Fourquet, et Peltier 2019). Les jeunes issues du monde populaire rural font partie des publics éloignés de la mobilité. Un rapport portant sur les jeunes femmes en milieu rural montre notamment comment l'accès à la mobilité implique non seulement un service de proximité mais également d'avoir des ressources économiques et les ressources sociales et culturelles qui conviennent (Amsellem-Mainguy 2019).

Concernant l'expérience de mobilité internationale en tant que telle, nous nous appuyerons sur des travaux ayant porté sur l'engagement du Service Civique pour comprendre les raisons qui incitent les jeunes au départ (Becquet 2016). Enfin, pour préciser les mécanismes qui se mettent en œuvre lors des programmes qui proposent des mobilités collectives, nous aurons recours à des comparaisons avec les colonies de vacances (Clech 2020) et (Amsellem-Mainguy et Mardon 2014).

Les effets de la mobilité internationale des jeunes est un sujet qui a été travaillé par plusieurs chercheur·euses, mais il existe peu d'écrits qui concernent les apprentissages des jeunes en difficultés d'insertion sociale et professionnelle. Ce mémoire de recherche s'inscrit au croisement entre deux thèses. La première (Garneau 2006) a étudié les carrières spatiales des étudiant·es Français·es et Québécois·es. La deuxième (Crochu 2019) effectue un comparatif des apprentissages de la mobilité internationale pour des jeunes parti·es dans trois cadres différents : l'échange universitaire Erasmus (éducation formelle), le Service Volontaire Européen (éducation non-formelle) et le voyage sac au dos (éducation informelle).

Il s'agira dans cette recherche, en croisant le regard des bénéficiaires et celui des professionnel·les de l'insertion, de comprendre ce que provoque l'expérience de la mobilité internationale pour les jeunes en difficultés d'insertion sociale et professionnelle.

La mobilité internationale s'inscrit là dans des programmes proposés par l'association « Jeunes à Travers le Monde ». Ces expériences, d'une durée d'une semaine à un mois, donnent l'occasion de partir seul·e ou en collectif. S'agissant de dispositifs particuliers, les jeunes peuvent être définis par une classe d'âge : 18-25 ans. Le terme « difficulté d'insertion sociale et professionnelle » fait quant à lui référence à la formule utilisée par les missions locales, impliquées dans les projets de mobilité internationale des jeunes. Partant, deux hypothèses orientent la recherche. La première considère que l'expérience de la mobilité internationale des jeunes en difficultés d'insertion sociale et/ou professionnelle favorise leur employabilité. La deuxième pense que ce type d'expériences peuvent faciliter le passage des seuils d'entrée vers la vie adulte (Galland 2017).

Construit comme une chronologie, ce mémoire est proposé en trois parties. La première visera à définir les conditions du départ de ces jeunes, à travers les raisons qui motivent leur choix, leur facilité à se projeter dans le voyage et le soutien qu'ils·elles reçoivent. Une deuxième partie traitera de l'expérience de la mobilité internationale en tant que telle, dans laquelle nous parlerons de la place du collectif, la confrontation à l'inconnu et le retour à la « vie réelle ». Enfin, la dernière partie visera l'« après », à travers une analyse de la place que les jeunes accordent à leur expérience de mobilité internationale plusieurs mois après leur retour, une présentation des enseignements principaux du voyage et un questionnement sur la fonction émancipatrice du voyage.

Méthodologie

L'échantillon dont il sera question dans cette recherche est composé de 15 personnes. Parmi eux·elles, 12 jeunes et 3 professionnel·les de la mission locale.

Les jeunes qui ont été interrogé·es dans le cadre de cette enquête habitent à différents endroits de la Bretagne et ont en commun d'avoir participé, ou prévu de participer, à des programmes de mobilité internationale avec l'association « Jeunes à Travers le Monde ». J'ai créé une liste de prospection à partir de la base de données de la structure. La prise de contact s'est faite par courriel et une seule des personnes à pu être interrogée en physique. Toutes les autres, confinement oblige, ont été rencontrées par téléphone ou visioconférence. Le nombre de 12 correspond à un peu moins de la moitié du nombre de jeunes sollicité·es pour participer à l'enquête. Les non-réponses peuvent s'expliquer par le fait d'avoir vécu une expérience désagréable ou par la crainte de partager son expérience auprès d'une personne salariée de l'association. Les 3 professionnel·les interrogé·es travaillent avec l'association « Jeunes à Travers le Monde » depuis de nombreuses années et la mobilité internationale fait partie de leurs références spécifiques en tant que conseiller·es, leur point de vue m'apparaissait comme primordial car il s'illustrait par des exemples concrets d'accompagnements individuels.

Les 12 jeunes interrogé·es avaient entre 19 et 24 ans au moment de l'entretien, et sont parti·es en 2018 et 2019. 3 d'entre eux·elles ont été interrogé·es avant un départ qui n'a pas eu lieu à cause de la crise sanitaire. S'ils·elles étaient parti·es, l'échantillon aurait été renforcé par les témoignages de jeunes dont le retour est très proche. Un tableau (Annexe n°1) fait état de l'âge, de la situation au moment du départ et au retour, du niveau de diplôme, ainsi que des diplômes et des catégories socioprofessionnelles des parents des enquêté·es. Tous les prénoms ont été modifiés d'après la base de données de Baptiste Coulmont³, qui croise les résultats au bac avec le prénom des candidat·es. Il part du postulat que les prénoms sont significatifs au regard de l'origine sociale. Parmi les jeunes, le nombre d'hommes enquêtés est au nombre de 6, le nombre de femmes également. Deux des trois professionnel·les interrogé·es sont des hommes. Force est de constater que les jeunes hommes représentent la majorité des participant·es aux programmes de mobilités collectives, quand les

3 <http://coulmont.com/bac/>

jeunes femmes sont proportionnellement plus nombreuses à prendre part à des dispositifs qui visent un secteur d'activité en particulier.

Plusieurs types de programmes de mobilités ont été étudiés :

« Auberges », qui permet d'effectuer un stage professionnel seul·e ou en binôme dans une auberge de jeunesse située dans l'Union Européenne. Ce programme concerne Aïssa, Bastien, Paul, Amandine, Laureen et Maïwenn.

Des « Parcours de mobilités » qui consistent à partir en collectif, une première semaine en découverte dans un pays puis de retourner à l'étranger pour faire un stage, qui est ici de 2 semaines. Les participant·es à ce dispositif sont Quentin et Anaïs.

Enfin, les « Mobilités 1^{er} pas » ont été conçues à destination des jeunes ayant peu voyagé, avec l'idée qu'ils·elles acquièrent une première expérience de mobilité internationale tout en partant avec un groupe. Y ont participé Jérôme, Alison, Hugo et Erwan.

Cette recherche a posé plusieurs limites. La crise sanitaire du Covid-19 m'a amenée à reconsidérer la méthodologie prévue au début, qui devait comporter des observations en situation d'accompagnement de groupes à l'étranger. L'ensemble des voyages étant annulé, les exemples qui seront rapportés dans la deuxième partie de ce mémoire font référence à des expériences d'accompagnement vécus dans le passé. L'impossibilité d'effectuer les entretiens en physique a également été une des problématiques importantes de cette campagne d'entretien. Sans donner accès aux interactions non verbales, les entretiens perdent de leur richesse. La particularité d'enquêter sur son propre terrain professionnel m'a également questionnée. À travers ma position de praticienne-chercheuse (Delavergne 2007), je craignais d'orienter malgré moi les réponses des jeunes. J'analyse finalement cette posture comme un croisement entre l'avantage d'avoir une légitimité de professionnelle face au public qui se confie alors plus facilement et l'inconvénient de représenter l'institution qui facilite l'accès à cette mobilité internationale.

Partie I) Les conditions du départ

Cette première partie vise à analyser les raisons qui ont motivé les jeunes au moment de leur départ à l'étranger. Nous définirons qui ils·elles sont et de quelle manière ils·elles sont rentré·es dans le dispositif. Dans un second temps, nous établirons le lien entre le départ et le capital de mobilité que possèdent ou non ces bénéficiaires. Enfin, nous verrons dans quelle mesure l'envie de partir est étroitement liée aux réseaux gravitant autour des jeunes.

I) 1. Le bon moment de partir

Cette partie vise à étudier les éléments qui motivent le départ des jeunes, selon leur point de vue et celui des professionnel·les de la mission locale. Trois groupes se distinguent : d'abord, celles et ceux qui font de leur mobilité une stratégie, une étape bien définie dans leur parcours scolaire et professionnel. Ce sont des jeunes qui parlent de « césure », qui planifient le voyage au moment précis où ils·elles savent qu'il leur sera utile et en sachant d'avance ce que cela leur apportera. Le deuxième groupe est composé d'individus dont la motivation qui prédomine est celle de « prendre l'air ». La mobilité vient alors combler un sentiment d'échec dû à un cumul de situations imprévues. Enfin, il y a celles et ceux qui profitent de l'opportunité d'un dispositif destiné à l'insertion des jeunes et qui voient dans le programme une bonne occasion pour partir à l'étranger. Ces trois groupes ne sont pas dissociés, il arrive souvent que les enquêté·es qui partent suite à une déception perçoivent la plus-value d'une expérience à l'étranger pour leur parcours professionnel, tout comme celles et ceux qui partent sur un temps bien défini peuvent aussi être motivé·es par la fuite d'une situation vécue comme problématique. Nous ne chercherons pas ici à créer une typologie des jeunes qui partent mais bien à comprendre à quel moment ils·elles partent et ce qu'ils·elles recherchent.

I) 1. a) Faire de son voyage une stratégie

Le départ en mobilité internationale peut-être appréhendé comme une étape utile, voire incontournable à l'insertion professionnelle. Parmi les jeunes interrogé·es, la plupart visent une amélioration de leur niveau d'anglais, qui apparaît comme la langue à maîtriser absolument pour le

travail qu'ils·elles souhaitent effectuer. Tou·tes n'accordent pas la même importance à cet objectif, l'apprentissage d'une langue étrangère étant souvent lié à un projet professionnel qui n'est pas toujours identifié. Pour Laureen, l'expérience à l'étranger constituait une plus-value pour sa future recherche d'emploi et elle avait prémédité son départ : « *Je venais juste de finir ma formation [de réceptionniste] et j'avais envie de partir à l'étranger pour m'améliorer parce que ben... En hôtellerie c'est vachement important de parler anglais* » [Laureen, 25 ans, partie un mois en Irlande]. La maîtrise de cette langue est, aux yeux des jeunes, d'autant plus souhaitable qu'elle ne leur a pas, selon eux·elles, été enseignée correctement dans le cadre scolaire. La sociologue Anne-Catherine Wagner indique en effet qu'« en dépit de toutes les déclarations d'intention en faveur de l'amélioration de l'enseignement des langues en France, les résultats des élèves français tendent même à baisser entre 1996 et 2002 » (Wagner 2007). Selon elle, plusieurs éléments seraient en cause, dont le manque de pratique de la langue par les élèves en dehors des cours. Elle explique que les langues vivantes, au même titre que les arts plastiques ou la musique, sont des disciplines qui fonctionnent « comme des marqueurs sociaux ». Il est probable que les élèves qui grandissent dans un environnement cosmopolite auront un meilleur niveau d'anglais que leurs homologues sédentaires dont les activités familiales sont peu tournées vers les langues étrangères. A l'instar d'une étude faite sur un projet de mobilité internationale porté par la Mission Locale de Saint-Étienne (Santelli 2013, p.2), qui montre que les jeunes parti·es avec un dispositif sont « en moyenne plus âgé·es, moins diplômé·es et plus précaires », les bénéficiaires des programmes de « Jeunes à Travers le Monde » sont peu doté·es scolairement. Ces caractéristiques peuvent expliquer leur forte attirance pour l'apprentissage de l'anglais.

Pour certain·es, il s'agit de venir confirmer un projet professionnel. Valérie Becquet, à travers une recherche portant sur les motifs d'engagement au Service Civique, a montré que cette démarche est présente surtout parmi les jeunes qui sont diplômé·es de l'enseignement supérieur (Becquet 2016).

« À la fin de leurs études supérieures, ils sont dans deux situations : soit ils s'interrogent sur la formation qu'ils souhaitent poursuivre ou sur le métier qu'ils souhaitent exercer et utilisent le service civique pour y réfléchir (logique de parcours), soit ils éprouvent des difficultés à trouver un emploi et l'utilisent pour acquérir des compétences et de l'expérience (logique de formation) » (Becquet 2016, p.102)

Contrairement aux résultats de cette enquête, les jeunes qui disent vouloir confirmer un projet sont peu diplômé·es. Il s'agit d'individus qui ont découvert un domaine professionnel lors de courtes expériences alors qu'ils·elles n'étaient pas qualifié·es, et qui souhaitent le connaître davantage avant de s'y investir pleinement. C'est le cas de Maïwenn, qui a trouvé un travail de serveuse après l'interruption de ses études :

« Je venais de faire ma toute première saison à la crêperie, parce que j'ai fait trois saisons en tout, je me disais que ça pouvait être un milieu qui m'intéressait bien. Et comme justement y avait le fait de pouvoir partir à l'étranger et dans le milieu des auberges de jeunesse je me suis dit que c'était un super compromis pour vraiment pouvoir partir aussi »

[**Maïwenn**, 22 ans, partie un mois en Écosse]

L'expatriation attire quelques un·es des enquêté·es, le départ devient alors un moyen de savoir si le rêve est faisable. D'après une étude récente (Berlioux, Fourquet, et Peltier 2019), « près d'un·e jeune Français·e sur deux envisage la possibilité de travailler à l'étranger dans le cadre d'une future activité professionnelle » (p.2). C'est ce que souhaite Jérôme, qui après un bac professionnel et un volontariat de Service Civique a voulu voir s'il était capable d'aller travailler à l'étranger :

« Mes attentes étaient de voir dans un premier temps si je pouvais partir travailler à l'étranger. Pour après faire une activité beaucoup plus longue. Voir dans un premier temps si trois semaines c'était difficile »

[**Jérôme**, 22 ans, parti 3 semaines en Allemagne]

Étoffer son Curriculum Vitae d'une expérience à l'étranger apparaît comme un objectif récurrent chez les jeunes interrogé·es. Pour Alison, à qui l'opportunité de partir a été proposée sans qu'elle en fasse la demande, il s'agissait dans tous les cas d'une expérience à valoriser : *« Je savais que c'était un truc dans l'animation sociale, je savais que voilà, c'est un petit plus que ça peut me rajouter sur mon CV, ça me permet de voir autre chose et... ce qui n'est pas plus mal que ça »* [**Alison**, 24 ans, partie une semaine en Allemagne]. Selon Bastien, c'est moins l'objet de la mobilité que le fait même de bouger qui compte : *« dans tous les cas c'est un truc à mettre dans le CV, [...] ça peut montrer aussi qu'on a pas peur d'aller au contact des autres. Ça montre aussi tout ça quoi. Qu'on est entreprenant »* [**Bastien**, 23 ans, devait partir un mois en Belgique]. Les professionnel·les interrogé·es estiment qu'une expérience à l'étranger peut être une réelle plus-value pour le CV des jeunes qu'ils·elles accompagnent. *« Quelqu'un qui vise une école d'éducateur spé ou de moniteur*

éducateur et qui part bosser deux mois avec des migrants à Hambourg ou en Italie, ben ouais sur le CV on leur garantit que ça leur fait un plus », explique Vincent, conseiller en mission locale.

Il en est des jeunes qui partent avec une stratégie en tête, qui savent déjà ce qu'ils·elles souhaitent faire de leur expérience à l'étranger. Valérie Becquet parle de « carrefour institutionnalisé » pour décrire les changements prévisibles de situations (Becquet 2016). S'y inscrivent la plupart des jeunes que nous venons de citer, qui partent pour une raison définie, motivé·es par un projet professionnel ou une compétence qu'ils·elles estiment indispensable à leur insertion. Agathe, conseillère en insertion à la mission locale, confirme qu'une partie des usager·es font de leur mobilité une étape pour crédibiliser leur projet professionnel ou confirmer ce qu'ils·elles visent :

« A un moment donné, ils font un peu une césure aussi au niveau de leur projet professionnel. Y a un travail de fait au niveau de leur projet professionnel, leur formation ne débute que quelques mois plus tard, en attendant l'idée de réaliser un stage en lien avec la formation ou de vérifier un projet professionnel, c'est souvent la bonne période »

[Agathe, conseillère en mission locale]

À l'inverse des « carrefours institutionnalisés », Valérie Becquet parle de « carrefours imprévus ». Il s'agira, dans le point suivant, de présenter les jeunes qui s'y inscrivent.

I) 1. b) « Je sais que ce voyage ce sera quelque part une thérapie »⁴

Tel que le définit Valérie Becquet, les « carrefours imprévus » correspondent à des ruptures d'activité :

« [...] des changements moins prévisibles de situation, sous-tendus par des insatisfactions ou des échecs personnels, scolaires ou professionnels. [...] Dans ce cas, le service civique permet de gérer l'attente et de faire le point sur les solutions dont le nombre est généralement limité par les titres scolaires » (Becquet 2016, p.99)

Si l'étude que la sociologue a menée portait sur le volontariat de Service Civique, les résultats nous éclairent sur les raisons qui ont incité certain·es jeunes à s'engager dans un projet de mobilité

4 Aïssa, qui devait partir un mois effectuer un stage dans une auberge de jeunesse en Roumanie, avant que sa mobilité soit empêchée par la crise sanitaire du Covid-19.

internationale. À l'instar des individus qui sont décrits dans la citation ci-dessus, les entretiens ont montré que les bénéficiaires des programmes de mobilité, effectivement peu dotés·es scolairement, se saisissent souvent de l'opportunité de voyager pour se remettre d'une expérience déplaisante.

Pour le sociologue Eric Le Breton, « Partir, c'est se soustraire à la surveillance de l'autre et la possibilité de se définir soi-même » (Le Breton 2005). En effet, il s'agit pour les jeunes de faire l'expérience de l'autonomie, en se prouvant qu'ils·elles sont capables de « se débrouiller seul·e ». C'est comme cela qu'Aïssa projette le mois qu'elle passera en Roumanie :

« Je serai dépendante de moi-même en fait, je serai carrément confrontée à moi-même, et je... Enfin voilà quoi là je vais devoir me débrouiller vraiment seule quoi. Voilà je serai responsable de moi et de personne d'autre »

[Aïssa, 19 ans, devait partir un mois en Roumanie]

Émeric, professionnel de l'insertion, présente cette caractéristique de la mobilité comme un objectif de la mission locale lorsque des jeunes partent à l'étranger : « *Au niveau de la confiance en soi, essayer de montrer que le jeune est capable de le faire, que même si l'expérience qu'ils vont vivre parfois elle ne va pas être simple, ça va leur servir plus tard, donc tout ça, ça va leur permettre d'être mieux* ».

Pour d'autres jeunes, la mobilité internationale va également servir de solution pour quitter momentanément une situation vécue comme difficile. Le voyage devient une étape transitoire qui permet de « *prendre de l'élan pour du mieux* », comme l'explique Bastien. Sortant d'une longue hospitalisation, il voit son départ comme « *un tremplin pour [se] relever* » [Bastien, 23 ans, devait partir un mois en Belgique]. Hugo était en recherche d'un « *nouvel horizon* ». « *Je broyais pas mal de noir pendant cette période-là, et donc je voulais changer un peu mes idées et me ressourcer* », explique-t-il [Hugo, 23 ans, parti une semaine en Allemagne]. De même, Erwan a souhaité partir pour se libérer d'une situation qui stagnait : « *J'étais un peu perdu, ça me saoulait, je cherchais une solution pour souffler, trouver un peu autre chose* » [Erwan, 21 ans, parti une semaine en Allemagne]. Du point de vue des professionnels·les, la mobilité intervient à un moment où les jeunes « *ne sont plus trop en mouvement* ».

« Ils ont du mal à repartir, à relancer leur projet et tout ça. Ça arrive souvent à ce moment-là, et eux en fait ce qu'ils cherchent c'est rebondir. Rebondir et se dire "Voilà, si je pars à l'étranger ça va permettre de relancer mon projet professionnel". C'est un moment où ils sont un peu perdus par rapport à leur parcours, et en fait ce qu'ils veulent c'est un peu reprendre confiance en eux, c'est de se dire "y a peut-être quelque chose qui va me booster pas mal, et qui va me servir quand je vais revenir en France". En fait c'est vraiment pour créer une sorte de déclic dans le parcours »

[**Émeric**, conseiller en mission locale]

Pour Agathe, également conseillère en mission locale, le fait d'en avoir « *un peu ras le bol de [son] environnement social et familial* » contribue à l'envie de partir, mais elle est facilitée par un ancrage moindre des jeunes : « *Je suis encore jeune, j'ai pas de gamins, j'ai pas forcément encore de logement autonome, j'ai un peu de sous pour partir donc autant le faire maintenant* », explique-t-elle en se mettant à leur place.

Le projet de départ à l'étranger est, pour certain·es, intervenu suite à l'interruption d'une formation qui ne leur plaisait pas ou dans laquelle ils·elles ne voyaient pas d'avenir professionnel. C'est le cas d'Amandine, partie un mois en Irlande suite à l'abandon de son master en art plastique.

« En fait j'ai commencé à faire un master et ça m'a pas plu. Et en fait j'ai complètement abandonné cette voie-là, parce que c'est bouché. C'est là que j'ai décidé de partir. Par rapport au fait que mes études ne m'aient rien apporté, enfin je suis toujours à la recherche hein, mais je savais pas trop ce que je voulais faire et je me suis dit "pourquoi pas voyager, peut-être que ça pourra m'apporter des réponses" »

[**Amandine**, 24 ans, partie un mois en Irlande]

Olivier Galland propose une définition du passage à l'âge adulte qui se décline en 4 étapes : l'arrêt des études et le début de la vie professionnelle, le départ du foyer familial et la mise en couple (Galland 2017). Valider la première étape suppose pour les jeunes d'avoir identifié les études qui conviendront le plus à leurs aspirations professionnelles et personnelles, et les réorientations en cours d'étude sont aujourd'hui très courantes (Hoibian et Millot 2018). Pour autant, elles ne sont pas toujours bien vécues. Maïwenn explique s'être saisie de la possibilité de bénéficier du programme « Auberges » pour se remettre d'une interruption d'études à laquelle elle ne s'attendait pas :

« J'avais besoin de partir, dans le sens où je venais de faire une année d'études supérieures qui n'avait pas marché, du coup c'était vraiment, enfin même psychologiquement c'était... il fallait que je le fasse [...] Le fait d'avoir tout arrêté alors que c'était une période où, normalement ben je me posais pas de questions, pour moi les études que j'avais choisi j'allais les faire et j'allais faire ça toute ma vie. C'était vraiment assez perturbant et du coup le fait d'avoir cette opportunité là, ça m'a bien relancée »

[**Maiwenn**, 22 ans, partie un mois en Écosse]

Une enquête portant sur la mobilité internationale des jeunes en difficultés d'insertion sociale et professionnelle (Labadie et Talleu 2017) indique qu'une grande part des individus qui ont été interrogés « ont une histoire marquée par des échecs, des désillusions et des liens douloureux avec le monde institutionnel et, notamment, avec l'institution éducative ». Pour ces jeunes, « l'expérience scolaire a souvent été vécue comme un véritable traumatisme » (p.51).

Les jeunes que nous venons de décrire s'inscrivent dans les « carrefours imprévus » dont parle Valérie Becquet et perçoivent leur mobilité comme une façon de résoudre un mal-être. Une étude portant sur les jeunes de classes populaires (Faure-Rouesnel et Le Dantec 2013) rappelle certaines caractéristiques des enquêtés. L'article parle du caractère nécessaire de la mobilité s'agissant de ce public : « Plutôt que de s'inscrire dans une perspective pensée de façon construite et cohérente, anticipée et préparée de façon stratégique, les pratiques de ces jeunes de milieux populaires relèvent plutôt d'une mobilité du "nécessaire" », que les auteures définissent de la façon suivante :

« La mobilité des jeunes peut être qualifiée de « nécessaire » en ce sens qu'elle ne procède pas d'un choix éclairé et pensé par anticipation en fonction d'un objectif précis – *poursuivre des études, obtenir un emploi, accéder à un logement autonome* – mais relève d'une expérience contrainte, imposée par les circonstances. Outre les migrations, dues à des situations de guerre, vécues par deux des enquêtés, les circonstances dans lesquelles s'effectuent les mobilités sont associées soit à des ruptures amoureuses, soit à des ruptures familiales. » (p.9)

Pour Agathe, qui accompagne les projets de mobilité internationale à la mission locale, il est important que la fuite d'une situation déplaisante ne soit pas l'unique raison qui incite au départ :

« Des fois c'est juste un échappatoire, c'est partir pour oublier la vie quotidienne ou autre, donc il y a peut-être des formules, d'autres programmes plus opportuns que de partir à l'étranger. Nous ce qu'on vise c'est essayer qu'ils puissent aller sur le programme, travailler avec eux sur une mobilité qui correspondent le mieux à leurs objectifs perso ou professionnels ».

[**Agathe**, conseillère en mission locale]

Émeric a un point de vue similaire. Pour lui, le projet de mobilité doit être cohérent avec le parcours des jeunes qu'il envoie : *« je m'autorise à vous les envoyer une fois que pour le coup, il y a du sens au niveau professionnel en fait. S'ils me disent "j'ai envie de partir parce que je veux faire de l'humanitaire, parce que j'en ai marre d'être chez moi", non. »*.

I) 1. c) Opportunité d'un dispositif : « Oui j'y vais, pourquoi pas ? »⁵

La plupart des bénéficiaires ont connaissance des programmes par l'intermédiaire des professionnel·les de l'insertion. Ces dernier·es présentent l'association « Jeunes à Travers le Monde » en priorité à des jeunes pour lesquel·les la mobilité s'intègre dans le parcours vers l'insertion sociale et professionnelle. Cependant, pour remplir le nombre prévu à la subvention⁶, il arrive que certain·es jeunes se voient proposer la participation au programme de mobilité sans qu'ils·elles l'aient envisagé . Ils·elles acceptent volontiers, avançant souvent l'argument du faible coût pour expliquer leur motivation à partir. Quentin était en Garantie jeunes⁷ quand sa conseillère lui a proposé de partir. Pour justifier ce qui a facilité son départ, il cite *« le temps, les moyens... »*. *« Au niveau du prix, de la durée, ce qu'on allait faire. C'était tout bénéf en fait »*. Il y a vu une façon *« d'avancer dans [sa] Garantie jeunes tout en faisant des volontariat européens »* [**Quentin**, 25 ans, parti une semaine à Malte puis 2 semaines en Pologne]. Alison explique également qu'elle y a vu *« une bonne occasion »*. *« On me le propose, on me donne l'opportunité ben... Tant mieux hein, surtout que je savais que j'allais pas payer une tonne d'argent »* [**Alison**, 24 ans, partie une semaine en Allemagne]. Anaïs était en Garantie jeunes quand quelqu'un est venu lui proposer de participer à la première semaine d'un programme de mobilité : *« En fait on m'a dit "Bah Anaïs je suis peut-être pas ton référent mais j'aimerais bien t'inscrire pour les voyages". Après je lui ai demandé plus de renseignements et puis tout s'est enchaîné, et j'ai pas réfléchi une seconde »* [**Anaïs**, 20 ans, partie une semaine à Malte].

5 Anaïs, bénéficiaire d'un parcours de mobilité en 2018.

6 Le montage d'un dossier de subvention pour conduire une action de mobilité internationale professionnalisante à destination des jeunes « éloigné·e » implique de prévoir avec un an et demi d'avance le nombre d'individus qui seront concerné·es par les programmes.

7 La Garantie jeune s'adresse aux 16-25 ans en situation de précarité face à l'emploi et qui ne reçoivent pas de soutien financier de la part de leur famille.

Que la mobilité internationale s’inscrive dans une stratégie ou qu’elle soit intervenue à un moment où les jeunes aient ressenti le besoin de prendre de la distance avec leur environnement quotidien, elle a toujours un sens à leurs yeux. L’idée de partir, commune aux jeunes, émerge d’eux·elles-mêmes, de leur famille ou des professionnel·les, mais la manière dont ils·elles se préparent diffère en fonction de leurs aptitudes à la mobilité.

I) 2. Se préparer à partir selon son capital de mobilité

Pour cerner davantage les caractéristiques du public dont il est question, il convient de présenter leurs rapports aux déplacements. Les recherches menées à ce sujet parlent de « capital de mobilité », pour définir « à la fois ce qui sert de point de départ et la richesse qui s’accumule » (Murphy-Lejeune 2003). Il est composé de plusieurs éléments que les auteurs détaillent dans l’extrait ci-dessous :

« Il comprend “quatre composantes principales : l’histoire familiale et personnelle, les expériences antérieures de mobilité ainsi que les compétences linguistiques, les expériences d’adaptation et certains traits de qualité. Dans cette définition, il s’agit de concevoir “la mobilité non pas comme le déplacement en soi, mais comme une « capacité à », un potentiel de déplacement ou une proportion à se déplacer” » (Murphy-Lejeune 2003) cité par (Calmand et al. 2018, p.66)

Dans ce deuxième point, il s’agira de décrire la manière dont se construit le capital de mobilité des jeunes, à travers l’expérience de leur propre territoire, la construction d’une culture du voyage par des événements familiaux, scolaires, amicaux, et la conception qu’ils·elles peuvent avoir des déplacements internationaux.

I) 2. a) Faire l'expérience de son territoire

Le sociologue Eric Le Breton, dans son ouvrage « Bouger pour s'en sortir » (Le Breton 2005) parle du rapport des individus avec leur territoire, qu'il soit proche ou lointain. Il présente la société comme étant un archipel, où « les insulaires sont des personnes durablement assignées à des territoires très étroits, la commune, le quartier, parfois même simplement leur domicile ». Ces individus ont une pratique de la mobilité contrainte à un territoire restreint, pour des raisons économiques et socioculturelles. Il met en lumière l'épreuve que peut représenter le fait de lire une carte de bus pour ces « insulaires » qui n'ont jamais été habitués à se déplacer autrement qu'à pieds et sur des petites distances. Il les compare aux personnes « archipel », qui cumulent parfois leur lieu de résidence avec un lieu de travail, une résidence secondaire et plusieurs lieux de voyages occasionnels, pour les plus riches d'entre eux·elles. Les jeunes rencontrés dans le cadre de l'enquête s'apparentent pour certain·es au groupe des « insulaires ». Née et ayant grandi dans une ville moyenne située à une heure de Rennes, Anaïs s'y est rendue pour la première fois pour le séminaire de départ organisé par l'association :

« En fait j'étais jamais partie de [chez moi]. Donc, déjà passer une nuit à Rennes ça m'a changée du tout au tout, t'as pas le même air, t'as pas les mêmes personnes, enfin t'as pas les mêmes euh... Même tout ce qui est véhicule ou autres, enfin on a pas... Ici, on n'est pas pareil du tout. Enfin là bas ils sont plus avancés qu'ici quoi, y a plus de passages, [...] donc du coup ben ça change un peu. »

[Anaïs, 20 ans, partie une semaine à Malte]

Vincent parle de pratiques culturelles pour justifier cette immobilité qui caractérise certain·es des jeunes qu'il croise à la mission locale. Située en zone rurale, la structure travaille avec un public « qui n'a pas beaucoup bougé au niveau démographie ». « Les familles sont implantées là depuis très longtemps, les familles ont souvent des revenus très modestes, donc n'ont pas du tout cette habitude culturelle de bouger, de voyager et n'y pensent même pas », explique-t-il, rappelant par là les caractéristiques des « insulaires » décrit·es par Eric Le Breton. Pour ces jeunes, le départ à l'étranger représente donc une étape importante de rupture avec un environnement qui leur a toujours été familier. Le titre de l'ouvrage, « Bouger pour s'en sortir », laisse entendre que pour s'émanciper de leur condition sociale, les « insulaires » devraient quitter leur territoire de résidence, que les déplacements permettraient de contrer les déterminismes sociaux. La mobilité est d'ailleurs

fortement valorisée par les politiques publiques, à l’instar d’une publication inter-ministérielle⁸ dont l’usage des termes est analysé par Estelle Crochu dans sa thèse en Sciences de l’Éducation :

« Ce communiqué de presse du gouvernement offre un aperçu du champ lexical de la promotion de la mobilité internationale pour les jeunes. Les vocables utilisés pour la valorisation de la mobilité sont : talent, opportunités, irremplaçables, chance, marque positive d’ouverture et mieux équipés. Ceux concernant la reconnaissance des acquis : nouvelles connaissances, enrichissement culturel, acquisition de son autonomie, respire, enrichis, explorer nouveaux horizons, créer des entreprises et des emplois. À l’inverse, les vocables d’opposition comprennent : menace, malédiction, replié frileusement sur lui-même, fuir, mal, crainte, stigmatisé, ne pas aimer son pays. » (Crochu 2019, p.71)

Dans les politiques publiques comme dans la société, l’immobilité est perçue négativement. Dans leur enquête sur les jeunes filles en milieu rural, Yaëlle Amsellem-Mainguy et Sacha-Gaspar Voisin mettent en garde contre l’injonction à la mobilité pour les individus faiblement doté-es en capital économique. Les auteur-es expliquent par exemple qu’une mobilité inter-territoriale importante des femmes issu-es des classes populaires n’est pas synonyme d’une « ascension sociale et économique (comme pour les jeunes femmes des classes moyennes par exemple) et ne s’inscrit pas dans le maintien du réseau de sociabilités ». Les résultats de l’enquête démontrent que la mobilité peut conduire à une précarité qui en devient plurielle :

« la fréquence des déménagements des parents inscrit les jeunes femmes qui habitent encore avec eux dans des situations de précarité relationnelle (sans groupes de copines fixes depuis l’enfance, scolaire, amoureuse, avec l’impossibilité d’avoir une relation dans la durée), mais aussi dans une précarité sociale : elles ne peuvent par exemple pas autant que les autres bénéficier des effets de réseaux et d’interconnaissances » (Amsellem-Mainguy 2019, p.64)

Ce sont pourtant ces réseaux qui permettent souvent aux jeunes en difficulté d’insertion sociale et professionnelle d’acquérir une indépendance vis-à-vis de leurs parents et des institutions. Grandir dans un même environnement permet de perpétuer des relations qui donneront accès à des ressources diverses, autrement appelé le « capital d’autochtonie » :

« Une définition minimale de la notion de capital d’autochtonie pourrait consister à dire qu’elle est l’ensemble des ressources que procure l’appartenance à des réseaux de relations localisés. Il s’agit de nommer des ressources symboliques, symboliques en ce qu’elles ne tiennent ni d’un capital économique, ni d’un capital culturel, mais d’une notoriété acquise et entretenue sur un territoire singulier. Un tel ensemble ne subsume cependant pas que des biens symboliques, il désigne aussi des formes pratiques de pouvoirs, puisque le fait d’appartenir à un groupe d’interconnaissance n’est pas une donnée neutre, mais est au contraire susceptible d’avoir un poids social permettant de se positionner avantageusement sur différents marchés (politique, du travail, matrimonial, associatif, etc.) » (Renahy 2010, p.9)

8 Ministère de l’Enseignement supérieur, de la Recherche et de l’Innovation (2013), *La mobilité est une chance pour notre jeunesse, pas une menace pour la France*.

Si son expérience de mobilité inter-territoriale est faible, Bastien bénéficie par exemple d'un capital d'autochtonie solide qui lui a permis d'accéder plusieurs années d'affilée à des emplois pour lesquels il n'avait pas de qualification spécifique. Ayant grandi dans une ville morbihannaise de 11 000 habitant·es, il y a validé un baccalauréat professionnel en Maintenance des Équipements Industriels qui ne lui plaisait pas. « *Ça m'intéressait pas mais je suis quand même allé jusqu'au bout pour avoir le bac, et après je suis allé travailler parce que je savais pas quoi faire. J'ai travaillé en tant qu'aide-pâtissier pendant un an* » [Bastien, 23 ans, devait partir un mois en Belgique] . Aide-pâtissier, comptable puis agent recenseur, le jeune homme a pu, grâce à son réseau local, exercer des emplois qui lui ont permis une indépendance financière vis-à-vis de ses parents. Il est probable qu'au vu de son faible niveau de diplôme, quitter son territoire lui aurait valu d'attendre davantage de temps avant d'acquérir cette indépendance, sans qu'il puisse s'appuyer sur son réseau environnant.

I) 2. b) Se construire une « culture du départ »

L'expression « culture du départ » est tirée d'un entretien avec une professionnelle de la mission locale, qui l'utilise comme un indicateur pour évaluer le programme qui correspondra le mieux aux bénéficiaires. Les jeunes qui n'ont pas de culture du départ sont ceux et celles qui n'ont jamais bougé. À l'inverse, elle trouve que les dispositifs qui proposent de partir seul·e quelques mois s'adresse « *plutôt à des jeunes qui ont déjà eu une culture du départ et qui ont quand même un niveau scolaire bac+2, voire plus* ». La culture du départ se forge avec l'expérience de voyage vécu dans le cadre familial, scolaire, amical et professionnel. Le sociologue Bertrand Réau perçoit chacune de ses expériences comme des capitaux qui viennent enrichir le capital culturel des individus :

« La diversité des groupes éphémères de vacances (parents, grands-parents, famille élargie, amis des parents et amis de vacances), la segmentation entre les voyages à vocation culturelle (la découverte d'autres pays, de monuments, de musées, etc.) et les séjours à vocation ludique (séjours en clubs de vacances et en location), tournés vers la sociabilité (jeux, animations, rencontres) et les activités sportives, constituent autant d'espaces de « socialisation vacancière » qui permettent d'acquérir des ressources plus ou moins mobilisables dans les activités scolaires et professionnelles. Ainsi, les voyages à vocation culturelle et ceux à vocation ludique représentent un apprentissage où les ressources acquises, utilement mobilisées, deviennent des capitaux : un capital social cosmopolite à partir des rencontres effectuées et/ou un capital culturel enrichi par les éléments d'« une culture libre » » (Réau 2009, p.82)

Les 12 jeunes interrogé·es ont des expériences variées en matière de mobilité internationale. Si certaines comme Anaïs quittent leur ville natale pour la première fois à l'occasion du programme auquel ils·elles participent, d'autres ont déjà une longue liste de pays visités à citer lors de l'entretien. C'est le cas de Laureen, qui cumule des expériences de voyage en colonie de vacances, en famille, entre ami·es et dans le cadre scolaire. Si sa participation au programme « Auberges » a été aussi bien accueillie par sa famille, c'est que la mobilité internationale relève pour elle d'une évidence :

« Toute ma famille était super contente, ils disaient que c'était une super expérience de vie et que c'est maintenant ou jamais qu'il faut faire ce genre de choses. De toutes manières ma mère comme elle est partie beaucoup à l'étranger pour elle c'est la meilleure chose à faire pour évoluer. Du côté de mon frère c'est pareil il voyage beaucoup donc lui c'est pareil il était très enthousiaste et puis très envieux parce qu'il n'a jamais « fait » l'Irlande »

[Laureen, 25 ans, partie un mois en Irlande]

À l'inverse, Alison a grandi dans une famille qui a peu voyagé. « *Quand j'étais petite on partait souvent en vacances à la mer mais ça n'a été que pendant une petite période. Sinon, dès que je suis rentrée au collège, on partait quasiment jamais. J'ai jamais été habituée à beaucoup bouger* », explique-t-elle. Ce faible usage de la mobilité internationale dans le contexte familial a une influence sur les projets de voyages de la jeune fille :

« Enfin mes parents, ils sont quand même assez fermés à l'idée du voyage hein. Donc c'est pas forcément facile non plus. Quand je veux partir par moi-même en général je prends les billets d'avions sans leur dire et après je leur fait « Bon en fait je pars ! », parce que sinon... Il y a beaucoup de réticences, voilà. Là pour la Roumanie, je leur ai dit "Oui, je vais partir ", eux disaient « Ah bon ! T'es sûre ? C'est bien ? Ça t'intéresse vraiment ? », y avait ce genre de petites questions-là, mais après ils me laissaient quand même parce que de toutes façons ils n'avaient pas le choix ! Et quand ils ont appris l'annulation, tu sentais qu'ils étaient quand même contents. Ils sont inquiets, alors que je suis quand même loin, on se voit pas souvent quand je suis à Rennes mais y a quand même le fait d'être dans un pays étranger, je crois que ça fait beaucoup quoi »

[Alison, 24 ans, partie 1 semaine en Allemagne]

Les parents, mais aussi les grands-parents, alimentent la culture du voyage des individus. Leur rapport au déplacement est très variable en fonction des jeunes interrogé·es. C'est essentiellement pour des raisons professionnelles que leurs aïeux·eules ont eu l'occasion de voyager. C'est le cas des grands-pères de Maiwenn – l'un engagé dans la Marine Nationale, l'autre chauffeur routier en Europe – ou de celui de Bastien, dont le métier de commercial l'a amené à voyager au Liban et en Martinique. Les femmes de la famille, quant à elles, n'ont pas été mentionnées car aucune d'entre

elles n'exerçaient d'emploi conduisant à des déplacements internationaux. Plus rarement, les grands-parents des bénéficiaires ont voyagé en tant que touristes. C'est le cas des aînés de Jérôme, partis au Canada pour rendre visite à son oncle, ou les grands-parents paternels d'Amandine qui ont visité l'Autriche. Les propos des enquêtés révèlent les freins financiers que représentaient les déplacements internationaux à l'époque :

« Mes grands-parents du côté de mon père sont nés au Portugal. Ma grand-mère paternelle ne parlait pas français, et moi pas le portugais. Je pense qu'avec leur situation économique aucun voyage n'était possible, exceptés les aller-retours dans la maison familiale au Portugal. Ma mère avait 9 frères et sœurs, mon père 8, rendant les voyages coûteux »

[Alison, 24 ans, partie 1 semaine en Allemagne]

En ce qui concerne les parents, les expériences de voyages sont plus fréquentes, dans le cadre scolaire, professionnel et personnel. Ce n'est pas le cas de toutes, ce qui contribue à creuser les différences d'origines sociales entre les bénéficiaires. Chez les parents de Maïwenn et Alison, la mobilité internationale n'occupe pas la même place, comme en témoigne ces deux extraits :

« Ils ont tous les deux une expérience du voyage : mon père a travaillé en Algérie et à Mayotte, il partait aussi en mer à l'époque où il avait un bateau. De son côté, ma mère a beaucoup voyagé en stop plus jeune, puis déménagé plusieurs fois. Nous avons tous suivi mon père lorsqu'il a été muté à Mayotte pendant environ 7 ans »

[Maïwenn, 22 ans, partie un mois en Écosse]

« Mon père est né au Portugal, et a emménagé en France à l'âge de 6 mois. Avec sa famille, ils sont retournés plusieurs fois au Portugal, mais pas après ma naissance. Ma mère a parfois accompagné la famille de mon père, une fois mariés. Ils sont retournés au Portugal en « touriste » il y a deux ans, à Porto, et non dans le village familial, où je n'ai jamais été. Ma mère a toujours rêvé d'aller aux USA, ou à Londres. Mais, dans leur jeunesse, mes parents étaient extrêmement pauvres, surtout ma mère, malgré qu'ils ont réussi à faire des économies avec les années, je pense que c'est toujours resté un fantasme inaccessible dans sa tête plus qu'une véritable envie »

[Alison, 24 ans, partie 1 semaine en Allemagne]

Si les trajectoires familiales des deux jeunes femmes contiennent des mobilités internationales, elles n'ont pas pour autant la même valeur. Le père de Maïwenn, fonctionnaire de l'Éducation Nationale, a conduit la famille à vivre une expérience d'expatriation à l'étranger. Cette mutation a été facilitée par son statut professionnel et par le métier de sa compagne, formatrice pour adultes. L'histoire familiale d'Alison est marquée par les origines portugaises du père mais il s'agit là d'une migration

contrainte par les difficultés économiques. Les professions des parents de la jeune femme (aide-soignante et ouvrier) n'ont pas facilité l'accès au voyage, et les rares déplacements internationaux se sont toujours fait vers le Portugal. Les deux enquêtées n'ont donc pas la même « culture du départ », car les expériences migratoires de leur famille ne sont pas valorisées de façon similaires par la société :

« Être issu d'une famille qui a vécu dans différents pays, travailler à l'étranger, parler plusieurs langues, avoir des amis et des membres de sa famille dans divers pays, épouser un étranger sont des attributs qui peuvent tout aussi bien distinguer que discriminer, qui ne prennent sens que rapportés aux positions sociales de départ » (Wagner 2007)

Les voyages sont autant d'expériences qui peuvent conduire à un écart culturel entre les « mobiles » et les « immobiles », comme l'explique Bertrand Réau :

« Les éléments de culture qui distinguent sont ceux que les autres catégories sociales ne peuvent pas acquérir, d'abord parce que celles-ci n'ont pas eu la possibilité d'aller à l'étranger pendant une période aussi longue. La connaissance d'éléments quotidiens, anodins, peut-être très distinctive car elle nécessite d'avoir vécu sur place. Ce sont ces savoirs pratiques qui marquent la différence entre ceux qui ont été pour une longue période à l'étranger et les autres, tout autant que leurs connaissances « culturelles cultivées » (qui peuvent en partie s'acquérir scolairement) » (Réau 2009, p.78)

Les jeunes qui partent grâce aux programmes de l'association « Jeunes à Travers le Monde » ne sont donc pas égaux face à la mobilité internationale, leurs « cultures du départ » variant en fonction de leurs histoires familiales. Le témoignage d'Alison montre aussi comment le voyage, lorsqu'il est rêvé, peut se transformer en « fantôme inaccessible » qui ne se réalisera peut-être jamais même lorsque les ressources économiques le permettent. L'inaccessibilité trouve sa source ailleurs, à travers des barrières culturelles et sociales.

I) 2. c) Conception du voyage

La manière dont les individus voyagent et projettent leurs déplacements, notamment internationaux, nous éclaire sur leurs origines sociales. Le chercheur Jean-Didier Urbain détourne ainsi la formule que l'avocat et gastronome Anthelme Brillat-Savarin appliquait au mangeur, « *Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es* », par celle que l'Anthropologue pourrait utiliser avec le touriste : « *Dis-moi comment tu voyages, je te dirai dans quelle société tu vis et comment tu conçois ton existence* » (Urbain 2012, p.11). La manière dont les jeunes conçoivent la mobilité

internationale et se projettent, même mentalement, vers de futures destinations sont autant de critères qui participent à la définition de leur capital de mobilité.

Nous avons vu à travers l'extrait d'entretien d'Anaïs (page 21) les sensations que suscitent en elle l'arrivée dans une ville, certes plus grande, mais située à une heure de sa cité natale. Un déplacement qui paraît dérisoire à d'autres qui font le trajet plus régulièrement, habitué·es à se rendre dans d'autres villes, d'autres départements, d'autres régions, parfois d'autres pays. La notion de proche et de lointain dépend de l'expérience que l'on fait de son propre territoire, mais aussi des capitaux économiques et culturels que possèdent les individus. Le témoignage d'Alison (page 25) montre comment le voyage, lorsqu'il est rêvé, peut se transformer en « fantôme inaccessible » qui ne se réalisera peut-être jamais même lorsque les ressources économiques le permettent. L'inaccessibilité trouve alors sa source ailleurs, à travers des barrières culturelles et sociales. Il existe chez les personnes des classes populaires plusieurs facteurs qui entravent la manière dont sont projetés les voyages, comme le rappelle Anne-Catherine Wagner :

« Les classes populaires, à l'inverse, sont fragilisées par l'éloignement des lieux de pouvoir et de décision. Les ouvriers, les employés non qualifiés, une grande partie des petits indépendants et des techniciens ont en commun d'être relativement peu pourvus des ressources linguistiques et sociales qui donnent accès à l'étranger. Mais ce sont en même temps des milieux sociaux très internationaux, constitués par différentes vagues d'immigration » (Wagner 2007)

L'auteure de l'ouvrage « Les classes sociales dans la mondialisation » est citée par Yaëlle Amsellem-Mainguy pour expliquer dans quelle mesure « la socialisation au voyage et au départ est corrélée aux conditions d'existence, la non-possession des capitaux économiques et culturels redessinant les critères du « loin » et de l'éloignement, du « voyage » et du départ » (Amsellem-Mainguy 2019, p.272).

Les jeunes interrogé·es se font une idée différente de la mobilité internationale, selon ce qu'ils·elles considèrent être un voyage « réussi ». Aïssa explique sa déception de ne pas avoir fait « *un vrai truc* » pendant son expérience au Maroc.

« En fait, le fait de partir, que ma copine m'invite au Maroc, ça a donné envie à ma mère et mes frères et sœurs d'y aller, du coup ils sont partis indépendamment de moi, et eux ils ont fait le tour du Maroc et cætera, et ils ont fait un vrai truc en fait. Et moi j'étais un peu frustrée de ce voyage parce que du coup j'étais pas avec eux. Après ils sont passés me voir, ils sont restés quelques jours, on est partis à Agadir, à côté du village où j'étais, mais en soit... C'était

super hein mais en soit... Je suis restée dans un village pendant un mois. Bon, y avait la mer hein, c'était cool franchement mais voilà, j'ai pas... j'étais un peu frustrée de ne pas voir plus le pays »

[Aïssa, 19 ans, devait partir un mois en Roumanie]

Si, pour Aïssa, rester un mois dans un village ne constitue pas vraiment un voyage, d'autres auraient au contraire perçu cette expérience comme un idéal d'immersion dans une autre culture. Pour une grande partie des jeunes interrogé·es, la mobilité internationale apparaît comme une activité difficilement accessible. Jérôme avait eu des occasions de voyager dans le cadre scolaire mais il n'envisageait pas de repartir à l'étranger avant que la mission locale ne lui propose de participer au dispositif « Bouge en Europe ». « *C'est compliqué quand tu n'as aucune aide* », explique-t-il. [Jérôme, 22 ans, parti 3 semaines en Allemagne]. D'autres n'ont aucune difficulté à s'imaginer voyager ou vivre à l'étranger. C'est le cas de Laureen : « *Je sais pas si ça va être possible, mais là je dois partir 2 mois en Nouvelle Zélande et en Australie. Mon voyage rêvé ce serait les pays asiatiques, ça m'intéresse beaucoup. Après j'aimerais bien retourner en Allemagne, j'aimerais bien aussi « faire » le Danemark* » [Laureen, 25 ans, partie un mois en Irlande]. Rappelons que la jeune fille a grandi avec une mère qui a vécu plusieurs expériences d'expatriations, alors que les parents de Jérôme n'ont jamais voyagé. Cet écart entre ces deux jeunes individus peut s'expliquer par leurs aptitudes différentes face à la mobilité internationale, appelées « motilité » par le sociologue Vincent Kaufmann :

« Chaque personne se caractérise par des propensions plus ou moins prononcées à se mouvoir dans l'espace géographique, économique et social. L'ensemble de ces aptitudes, la « motilité » (Kaufmann 2002), se définit comme l'ensemble des caractéristiques personnelles, qui permettent de se déplacer, c'est-à-dire les capacités physiques, le revenu, les aspirations, les conditions sociales d'accès aux systèmes techniques de transport et de télécommunication existants, les connaissances acquises comme la formation, le permis de conduire, l'anglais international pour voyager, etc. La motilité se réfère donc aux conditions sociales d'accès (les conditions auxquelles il est possible d'utiliser l'offre au sens large), aux compétences (que nécessite l'usage de cette offre) et aux projets de mobilité (l'utilisation effective de l'offre permettant de les concrétiser) » (Kaufmann et al. 2012, p.11)

La manière dont un territoire est parcouru, les récits de voyages qui s'inscrivent dans l'histoire familiale, la façon dont on projette ou non ses futurs déplacements sont autant de critères qui participent aux inégalités entre les jeunes enquêté·es. La mobilité est devenue avec le temps un capital qui, au même titre que le capital économique ou culturel, contribue à creuser les écarts entre classes dominantes et populaires. Pour les jeunes en difficulté d'insertion sociale et professionnelle,

le voyage apparaît souvent comme quelque chose d'inaccessible, les dispositifs les plus connus étant à destination des étudiant·es, à l'instar du programme d'échange universitaire Erasmus. C'est pour permettre à ce public en particulier de partir que les associations de mobilité internationale et les structures de l'insertion ont commencé à collaborer. Une fois leur départ officialisé, ils·elles passent par plusieurs étapes de préparation qui nécessitent de se sentir soutenu·e.

I) 3. Se sentir soutenu·e

« Les jeunes sont dans des conditions sociales et psychologiques qui leur permettent d'accéder à une certaine autonomie, sans pour autant disposer des ressources, notamment économiques, suffisantes pour être indépendants de leurs parents » (De Singly 2000, p.12). Avec une moyenne d'âge de 22 ans, les jeunes interrogé·es s'inscrivent dans la situation caractéristique de la jeunesse décrite par le sociologue. Nous l'avons vu, beaucoup d'entre eux·elles recherchent à travers leur départ le fait de « *se débrouiller seul·e* », d'être responsable d'eux·elles-mêmes, de sortir de leur zone de confort. Leur démarche est facilitée par les soutiens de différentes natures et plus ou moins visibles qu'ils·elles reçoivent, par la famille, par les professionnel·les ou par les pairs.

I) 3. a) Par la famille

« La famille joue un rôle important au niveau du soutien tant financier que moral. Vivant souvent leur première expérience d'indépendance, les étudiants Erasmus se déclarent majoritairement satisfaits en raison de « l'autonomie, de la gestion et de la prise en charge de soi » qu'autorisent ces séjours. Le détachement vis-à-vis de la famille est d'autant plus libérateur et formateur que les étudiants ont l'assurance du soutien et de la permanence de ces liens familiaux. C'est la force de ces liens qui bien souvent autorise le voyage » (Réau 2009, p.77)

Si le chercheur s'appuie sur le témoignage d'étudiant·es bénéficiaires du programme Erasmus⁹, les constats qu'il dresse s'appliquent aux jeunes dont il est question dans cette recherche. Les dispositifs de mobilité internationale auxquels ils·elles participent étant peu coûteux, c'est moins un soutien d'ordre financier que moral qu'offrent les parents. Aïssa s'est ainsi sentie encouragée par ses parents : « *Ils sont super fiers de moi, que je parte et tout. Ils savent que j'ai besoin de ça, ils sont trop contents* » [Aïssa, 19 ans, devait partir un mois en Roumanie]. L'enthousiasme des parents

9 Programme de mobilité internationale dans le cadre formel (établissements d'enseignements supérieurs)

peut aussi s'expliquer par leur faible expérience de mobilité, comme en témoigne cette autre bénéficiaire :

« j'ai été soutenue par mes parents pour partir aussi, c'est vrai qu'ils ont pas forcément eu beaucoup l'occasion de partir et puis c'est pas des très grands voyageurs parce que bon, leur travail fait que ils sont un peu obligés de rester à la maison. Ils savent que ça forge un peu, ça fait un peu une expérience, bon certes différente des autres mais c'est toujours quelque chose qui enrichit »

[**Amandine**, 24 ans, partie un mois en Irlande]

D'autres ressentent le besoin d'avoir l'approbation de leurs proches avant de se lancer dans la mobilité :

« Ce qui a facilité le départ, c'est que j'ai posé la question à ma mère. Et que ma mère m'ait dit « Écoute, on ne voyage qu'une seule fois dans sa vie », enfin pas qu'une seule fois, mais ça commence par une fois et puis ça continue. Elle m'a dit « Là, tu as une opportunité, c'est pas comme si y avait rien. Il faut y aller » »

[**Anais**, 20 ans, partie une semaine à Malte]

Ces témoignages montrent que « la famille est un acteur et un enjeu important de la migration des jeunes. Un acteur, car par les ressources qu'elle peut transmettre (économiques, matérielles, affectives, elle soutient le cheminement des jeunes » (Maunaye 2013, p.12). Le soutien se fait aussi à travers la sécurité d'avoir un lieu où se faire accueillir, au retour de la mobilité internationale. La plupart des bénéficiaires ont ainsi pu compter sur un hébergement à titre gratuit au domicile familial lorsqu'ils·elles sont revenu·es de voyage. Les parents, en assurant le maintien d'une aide financière, matérielle et morale avant et après la mobilité permettent aux jeunes de partir sereinement.

Mais comme nous l'avons vu plus haut, la mobilité internationale n'est pas une évidence pour toutes les familles. À l'inverse des entourages encourageants que nous venons de décrire, d'autres jeunes voient leurs proches freiner leurs désirs de voyage. C'est notamment le cas des familles qui comptent sur leurs enfants pour faire fonctionner l'activité agricole des parents, comme l'explique ce professionnel :

« On n'est pas sur un public qui a beaucoup bougé, j'ai envie de dire au niveau démographie. Les familles sont implantées là depuis très longtemps, les familles ont souvent des revenus très modestes, donc n'ont pas du tout cette habitude culturelle de bouger, de voyager et n'y pensent même pas, quoi. C'est à dire que souvent les jeunes

qui veulent partir, enfin quand ils se font à l'idée de partir, se confrontent des fois à leurs parents qui leur disent « Mais attends, tu vas louper la saison en agro, tu vas louper le saumon, les légumes, nous on fait ça, tes frères et sœurs font ça, tes copains copines font ça, pourquoi est-ce que toi tu ferais le malin à partir à l'étranger » quoi. Donc c'est pas du tout dans les fonctionnements des familles, donc c'est un sacré frein pour eux »

[Vincent, conseiller en mission locale]

Les réticences peuvent aussi s'expliquer par la peur de voir ses enfants partir dans des pays qui leur paraissent hostiles. Aïssa parle de la crainte que peut lui partager sa mère lorsqu'elle l'imagine se rendre en Roumanie :

« La Roumanie, ça reste un pays qui est... Voilà, où y a eu beaucoup de trafic sur les jeunes filles, tout ça. Donc voilà, ma mère elle est en stress total quoi. Ma mère, ma tante... Ils sont tous en stress total [rires]. Après, je sais que tout peut arriver partout de toutes façons, mais j'appréhende quand même un petit peu, ça reste un pays que je connais pas, une langue que je connais pas, enfin voilà »

[Aïssa, 19 ans, devait partir un mois en Roumanie]

Émeric, professionnel de la mission locale, confirme que la préparation de la mobilité internationale passe parfois par une discussion avec les proches : « Déjà il faut qu'ils soient rassurés. Ils doivent être rassurés sur comment ça va se passer et tout ça. Rassurer aussi leur entourage. Parfois c'est pas simple, eux ils peuvent être hyper au taquet etc mais l'entourage peut être un frein ».

Dans le contexte de la mobilité internationale, les parents sont pleinement impliqués dans le processus d'autonomisation de leurs enfants. Ils assurent un soutien en amont, pendant et après la mobilité et ont besoin d'être rassurés par les conditions du départ à l'étranger. « On touche là au paradoxe de la condition juvénile : les jeunes sont soumis à l'injonction de la construction de soi tout en étant (et voulant) être épaulés » (Maunaye 2013, p.10). Dans le cadre des mobilités dont il est question dans cette recherche, les professionnel·les de la jeunesse assurent un soutien pour les bénéficiaires et leurs familles, venant parfois combler un manque de revenus qui empêche d'envisager un voyage. Pour Emmanuelle Santelli, solliciter la mission locale pour accéder à un dispositif de mobilité peut même être une stratégie : « être un tremplin quand les ressources familiales ne permettent pas de partir et que l'accès à un travail décent demeure inaccessible ». (Santelli 2013, p.12)

I) 3. b) Par les professionnel·les de la jeunesse

« En matière de mobilité internationale concernant les jeunes avec moins d'opportunités, les conseillers de missions locales tout comme les professionnels œuvrant dans les centres sociaux ou dans des structures de proximité constituent des prescripteurs de première ligne » (Labadie et Talleu 2017, p.39). Pour les auteures, « ils sont – en amont – un maillon essentiel de l'accès à la mobilité internationale dans un cadre non-formel ».

Les professionnel·les interrogé·es dans le cadre de cette recherche ont en commun d'être convaincu·es par l'intérêt des dispositifs de mobilité internationale pour les jeunes en difficulté d'insertion sociale et/ou professionnelle. Capitalisant eux·elles-mêmes un nombre important de voyages dans leur cadre personnel, ils·elles véhiculent une image positive des déplacements à l'étranger face aux jeunes et face à leurs collègues. Leur plaidoyer contribue à faire de la mobilité internationale une possibilité pour les jeunes suivi·es, quand d'autres professionnel·les ne croient pas aux bienfaits de telles expériences :

« Partant, un jeune aura plus de chances d'être sensibilisé, aiguillé vers ou intégré dans un projet de mobilité internationale si le professionnel qu'il a en face de lui croit dans les vertus de ce type de pratiques. Les représentations véhiculées par les professionnels peuvent ainsi être sources d'inégalités entre les jeunes dans leur accès à la mobilité internationale » (Labadie et Talleu 2017, p.41)

Pour la plupart des jeunes rencontré·es, les professionnel·les de la mission locale, du réseau *Information Jeunesse* ou de l'association ont été d'un soutien important pour les accompagner dans les étapes de leur expérience à l'étranger. Les professionnel·les sont cité·es comme acteur ayant facilité la mobilité internationale, au même titre que la famille. Selon Maïwenn, le cadre donné renforce le sentiment qu'« aucun problème » ne viendra entraver le projet de départ :

« Avec les ateliers on a été très bien préparés, on a parlé du choc culturel, même quand on était en binôme y avait aussi cette pression de savoir, comme on avait une chance d'être dans la même chambre et le même travail pendant un mois, ben y avait aussi cette pression aussi de savoir si tout allait bien se passer. On avait une très très bonne équipe, on était en contact fréquemment avec la chargée de projet a ce moment-là, on était encadrés de A à Z donc y avait aucun problème »

[Maïwenn, 22 ans, partie un mois en Écosse]

L'étude menée par Francine Labadie et Clotilde Talleu sur le non-recours à la mobilité internationale (Labadie et Talleu 2017) a montré que « l'accompagnement institutionnel a, dans tous les cas, constitué un levier décisif » pour les jeunes ayant moins d'opportunités. Les auteures affirment que « la présence d'un accompagnateur « attentionné » avec lequel le jeune a établi une relation de confiance est en règle générale la condition première pour que l'engagement dans un parcours de mobilité internationale soit possible ». Dans le discours des conseillers en *Mission Locale* interrogé·es, le projet de départ à l'étranger se discute avec le·la jeune suivi·e pour qu'il s'intègre à son parcours d'insertion professionnelle. La mission locale représente alors un soutien particulier pour les jeunes considéré·es comme « éloigné·es » des dispositifs de mobilité internationale en facilitant les démarches nécessaires au projet de départ.

« On s'aperçoit, à partir du moment où ils ne sont pas capables de partir longtemps, ou pleinement en autonomie, qu'ils veulent que ce soit pleinement sécurisé ou alors qu'ils ont des difficultés à faire toutes les démarches administratives en amont du départ, alors c'est pas forcément des difficultés d'insertion, mais ils pourraient pas le faire tout seuls donc il faut vraiment qu'ils soient accompagnés pour le faire »

[**Agathe**, conseillère en mission locale]

Il arrive également que les professionnel·les se saisissent d'une opportunité de mobilité internationale pour inciter des jeunes suivi·es à résoudre leurs problèmes économiques, de dépendance, ou de justice. C'est le cas de Vincent :

« En départ individuel, les jeunes vraiment très loin [des dispositifs de mobilités], enfin qui ont des soucis, qui sont complètement décalés jour-nuit, qui sont sous produit, qui sont sous mesure de justice ou qui sont plus ou moins à la rue et tout ça, non ceux-là ne partent pas et c'est pas forcément souhaitable qu'ils partent pour l'instant. Par contre quand eux, ils émettent cet intérêt là, moi je m'en sers beaucoup en disant « Bah ok, ça peut se faire, qu'est-ce que tu mets en place pour y arriver ? Il faut entre 3 et 6 mois ». Et donc là certains ça peut être du soin, faire leurs heures de travaux d'intérêt général, ça peut être certains d'aller chercher du boulot, de bosser 2, 3 mois, de mettre un peu d'argent de côté pour après pouvoir se payer la mobilité, des choses comme ça »

[**Vincent**, conseiller en mission locale]

Pour ces jeunes « très loin des dispositifs de mobilité », la mobilité internationale devient une récompense et les étapes pour y arriver rend service aux professionnel·les chargé·es de construire avec eux·elles leur parcours d'insertion sociale et professionnelle. Pour Émeric, conseiller en mission locale, le voyage facilite le suivi des jeunes à leur retour : « Quand ils se lancent dans le

projet qui leur tient à cœur, souvent ils galèrent pas trop pour atteindre leurs objectifs. C'est beaucoup moins compliqué de travailler avec eux une fois qu'ils sont partis ».

3.c) Par les pairs : « Si il l'a fait, je peux le faire moi aussi »¹⁰

Si Hugo n'avait pas eu son copain Ismaël pour le convaincre de partir deux semaines avec lui en Allemagne, il serait « *encore en train de [se] former pour un métier [qu'il] n'aime pas, à broyer du noir dans un coin* ». Il explique que c'est grâce à son ami qu'il a voulu participer au programme de mobilité :

« J'étais en formation encore à ce moment-là, du coup il parlait de son voyage et tout ça et moi j'écoutais, et juste à ce moment là il m'a proposé de participer à son voyage quoi parce qu'il voyait que ma formation ça me plaisait beaucoup moins. Comme je l'ai dit, j'avais peu voyagé, là j'avais l'occasion de partir en voyage, avec un ami en plus, dans l'objectif de trouver peut-être une formation qui me plairait plus »

[Hugo, 23 ans, parti une semaine en Allemagne]

Erwan, qui connaît bien les deux garçons, explique que son départ a lui aussi été facilité par « *le fait qu'[il soit] parti avec deux copains* ». Ces trois amis d'enfance ont fait partie du même groupe qui partait deux semaines en Allemagne à la découverte des métiers de l'animation. Le soutien qu'ils se sont apporté avant, pendant et après la mobilité a été bénéfique à son bon déroulement. Les semaines qui ont précédé le départ, ils se sont retrouvés pour faire des recherches sur la ville où ils allaient se rendre. Pendant le séjour, l'amitié qu'ils entretiennent a permis de relativiser à propos du comportement agaçant de l'une des participantes. À leur retour, ils ont continué à parler de leur voyage entre eux et se sont retrouvés à plusieurs reprises pour apprendre l'allemand. Hugo estime qu'il avait « *très très très peu voyagé* » au moment où il est parti en Allemagne. Le fait de partir ensemble l'a soutenu dans sa volonté de participer au programme et, s'il se voit repartir aujourd'hui, ce serait avec des amis : « *À la rigueur, si je devais choisir j'aimerais partir dans un pays où je peux aller avec mes amis, c'est sûr que c'est toujours plaisant. C'est surtout ça en fait qui me plaît. Ne pas être seul, quoi* » [Hugo, 23 ans, parti une semaine en Allemagne].

10 Émeric, conseiller et référent mobilité internationale à la mission locale

Il est peu fréquent que, à l'image d'Erwan, Hugo et Ismaël, des membres du groupe qui part se connaissent. La solution pour rassurer les futur·es voyageur·euses peut alors être le recours au témoignage des pairs. Émeric, conseiller à la mission locale, sollicite ainsi d'ancien·nes bénéficiaires : « *Des fois je les mets en lien entre eux, quand des jeunes sont déjà partis je m'autorise à les mettre en lien. Ça les rassure un peu, parce qu'un pair qui a à peu près la même situation et tout ça, bien voilà "si lui il est parti, je peux le faire aussi"* ». Selon une enquête du CRÉDOC¹¹, les individus seraient plus enclins à faire la promotion de la mobilité internationale quand ils·elles ont bénéficié d'une expérience à l'étranger :

« plus de la moitié des Français estiment que le séjour à l'étranger est une nécessité dans le parcours d'un jeune. Il s'agit même d'une expérience incontournable pour une personne sur dix. Le fait d'avoir soi-même vécu une telle expérience impacte fortement l'opinion qu'on se fait de son utilité : parmi les personnes qui ont connu une mobilité internationale (tout âge confondu) près de trois sur dix estiment que cela est un passage incontournable pour les jeunes (28%) » (Guisse et Hoibian 2015)

Cette étude montre que le recours à l'intervention des pairs aura d'autant plus d'effet sur les jeunes que les ancien·nes bénéficiaires rapportent souvent un témoignage positif de leur expérience à l'étranger. Les pairs, comme les professionnel·les et la famille, lorsqu'ils·elles sont convaincu·es de l'intérêt du voyage, représentent de réels soutiens pour les jeunes sur le départ.

Cette première partie a tenté de décrire les conditions à réunir pour qu'un·e jeune en difficulté d'insertion sociale et professionnelle s'inscrive dans un programme de mobilité internationale. Nous l'avons vu dans un premier temps, peu importe les raisons qui les poussent à voyager, c'était pour chacun·e le « bon moment » de le faire. Toutes et tous ont intégré l'idée que les déplacements à l'étranger étaient dans tous les cas valorisés dans la société dans laquelle ils·elles vivent. Un rapport rédigé par le député Philip Cordery¹² mentionne l'aspect générationnel qui caractérise cette envie de partir : « Les jeunes voient le monde autrement que leurs aînés, surtout les jeunes diplômés. Aujourd'hui, dans un cursus de formation, aller à l'étranger est naturel et indispensable. Cela est même sain, car cela correspond aux standards internationaux ». Ensuite, nous avons vu que « le territoire et la relation entretenue avec celui-ci [jouent] un rôle clivant dans les chances ultérieures que rencontreront les individus dans leur trajectoire d'insertion » (Sulzer 2010, p.112). La mobilité

11 Centre de Recherche pour l'Étude et l'Observation des Conditions de Vie

12 *Rapport d'information de M. Philip Cordery déposé par la commission des affaires européennes sur l'emploi des jeunes en Europe*, rapport N°2620 enregistré à la Présidence de l'Assemblée Nationale le 4 mars 2015

représente une nouvelle forme de capital que les individus possèdent ou non, et que les jeunes mobilisent au moment de leur départ à l'étranger. Enfin, parce que le public enquêté se retrouve en situation de chercher à augmenter son autonomie tout en restant dans un rapport de dépendance économique avec les parents et les institutions (De Singly 2000), un soutien d'ordre familial, institutionnel et amical devient nécessaire. Une fois toutes ces conditions réunies, les jeunes sont normalement prêts à vivre une expérience de mobilité internationale.

Partie II) L'expérience de mobilité internationale

Cette deuxième partie tentera d'analyser les différents éléments qui constituent l'expérience de mobilité internationale pour les jeunes qui en bénéficient. Dans un premier temps, nous explorerons la place du collectif, à travers les avantages et les inconvénients du départ en groupe. Ensuite, nous aborderons les difficultés que peuvent rencontrer les bénéficiaires lorsqu'ils·elles se retrouvent dans un environnement qui leur est inconnu. Enfin, il sera question du retour à la « vie réelle », étape qui clôt chaque expérience de mobilité internationale.

II) 1. La place du collectif

Dans la première partie, nous avons rapporté le témoignage de certain·es jeunes qui se seraient difficilement imaginé·es partir seul·es à l'étranger. Une partie des dispositifs de mobilités étudiés dans cette enquête sont en effet construits de telle sorte que le voyage est vécu en binôme ou en groupe, l'hypothèse étant qu'une expérience à l'étranger à plusieurs favorise la participation de celles et ceux auquel·les s'adresse le dispositif. Pour ces jeunes, la présence des autres devient alors un levier qui permet le départ. Il est nécessaire de rappeler que parmi les enquêté·es, deux sont parti·es seul·es (Bastien et Laureen), quatre avaient un binôme (Aïssa, Paul, Amandine et Maiwenn). Les six autres ont participé à différents programmes dont les groupes étaient constitué·es d'environ 8 jeunes. La plupart des bénéficiaires se sont senti·es rassuré·es à l'idée de ne pas être seul·es, mais nous verrons que dans certains cas, c'est le collectif lui-même qui pose problème. Voyager avec un collectif de jeunes de la même tranche d'âge peut rappeler la colonie de vacances, « institution « enveloppante » qui vise à la fois à créer un collectif et à agir sur chaque jeune individuellement, pour le bien du groupe et pour leur bien personnel » (Clech 2020, p.2). Dans un premier point, nous verrons dans quelle mesure le modèle « enveloppant » que représente le collectif permet un départ en confiance.

II) 1. a) Partir confiant·e

Pour Agathe, conseillère en mission locale, le départ en groupe est « *importante par rapport aux besoins de jeunes* ». « *Rares sont ceux, s'ils ne sont pas déjà partis, et s'ils n'ont pas assez baroudé dans l'emploi ou le logement autonome qui partent, ils se sentent beaucoup moins confiants à l'idée de partir seul et je trouve que l'aspect collectif est rassurant pour eux* », explique-t-elle. Parmi les jeunes, certain·es ne se voyaient en effet pas partir en solitaire. C'est le cas de Jérôme, qui s'est senti soulagé au moment du départ. « *Je me posais des questions sur « Est-ce que j'avais fait le bon choix ». Mais une fois parti c'était bon. Je me demandais... "Est-ce que c'est vraiment ce que je veux ?" j'ai discuté avec les autres du groupe et on avait la même crainte* » [Jérôme, 22 ans, parti deux semaines en Allemagne].

Le binôme ou le groupe permet aussi de rassurer les jeunes lorsqu'ils·elles n'ont pas assez confiance en leurs compétences linguistiques et capacités d'adaptation à l'étranger. Paul est ravi de partir avec une binôme, « *surtout qu'elle est déjà allée en Écosse* » [Paul, 20 ans, devait partir un mois en Écosse]. Aïssa aussi perçoit son binôme comme un atout :

« C'est une fille que... quand je suis arrivée pour l'entretien elle était là et on a direct discuté et tout, on a rigolé. Même elle m'avait aidé pour la lettre à écrire en anglais et pour les formulations de phrases et tout ça. On s'est direct bien entendues quoi en fait. En plus je pars avec une fille, franchement c'est mieux. Pour l'affinité, je préfère. C'est moins compliqué tu vois, en plus elle se débrouille bien en anglais [rires] »

[Aïssa, 19 ans, devait partir un mois en Roumanie]

Du point de vue d'Anaïs, qui voyageait pour la première fois, la groupe l'a aidée à franchir les premières étapes du déplacement à l'étranger que sont le transport et l'arrivée dans un nouvel environnement :

« C'était la première fois que je prenais l'avion aussi, et puis en fin de compte j'avais un peu tout le monde à côté de moi donc du coup ils me rassuraient beaucoup et tout. Et quand je suis arrivée là-bas ben c'était hyper marrant, parce que ben les gens ils parlent facilement et tout, on s'entraidait entre tous à parler anglais, à rajouter des petits mots, à rigoler ensemble et tout. Et j'avoue que je m'attendais pas à ça quoi. Je m'attendais pas à être contente de ce voyage alors que de base je suis une fille, je suis dans mes routines de mamie, je reste à la maison, je bouge pas quoi [rires] »

[Anaïs, 20 ans, partie une semaine à Malte]

Pour les professionnel·les de l'insertion, les programmes qui proposent une expérience relativement courte, d'une semaine à un mois, en collectif, sont adaptés aux jeunes les plus en difficultés sociales et professionnelles. Faisant référence au participant d'un parcours de mobilité constitué d'une semaine à Malte puis d'un mois en Pologne, Vincent décrit l'aspect rassurant du départ en groupe qu'il utilise comme argument pour convaincre les futur·es bénéficiaires :

« Loïc était vraiment en très grande difficulté, avant la Garantie jeunes il sortait de deux années d'inactivité complète quasiment, je crois, c'était une vingtaine de mois où il était restait cloîtré chez lui, avec son papa qui ne travaille pas, des difficultés de santé, des choses comme ça, bon il venait vraiment de très loin. Et Loïc ne serait pas parti tout seul, après le fait qu'il y ait un petit groupe je pense que ça l'a sécurisé, et c'est aussi pour ça qu'il a réussi à franchir le pas, à faire les deux étapes. Moi je sais que je mets beaucoup sur l'aspect groupe "Flippez pas, vous partez en groupe ! Vous allez vous connaître avant, vous allez fonctionner avant, donc s'il se passe quoi que ce soit, on sera en groupe. Donc y aura pas de panades intégrales, y aura pas de grosses galères" »

[**Vincent**, conseiller à la mission locale]

Tou·tes les jeunes qui partent sur ces programmes ne connaissent pas les difficultés de Loïc, décrites ci-dessus par son conseiller. En revanche, le départ de groupe peut devenir un défi pour celles et ceux qui ne sont pas à l'aise avec la vie en collectif, comme Alison. La jeune femme évoque ses craintes : *« Le fait de vivre en communauté, bon c'était un truc qui me faisait un petit peu peur à la base mais voilà. Même si ça durait que 7 jours, ça m'a un peu rassurée de manière générale sur le fait que finalement bon, je suis quand même capable de vivre avec d'autres gens »* [**Alison**, 24 ans, partie une semaine en Allemagne].

Nous l'avons vu, le collectif représente un atout pour ces programmes conçus pour les jeunes considérés, ou non, en difficultés d'insertion sociale et professionnelle. Vivre une telle expérience en groupe permet de consolider les relations entre individus, comme ce que décrivent les travaux sur les colonies de vacances :

« Au delà des préférences individuelles, le fait de faire ensemble et d'aller ensemble vers l'inconnu collectivement marquent les esprits. [...] Aussi différentes soient-elles, ces expériences favorisent le dépassement de soi et la découverte d'autres facettes identitaires pour les jeunes » (Amsellem-Mainguy et Mardon 2014, p.4)

Le groupe présente aussi des limites, le modèle n'étant pas apprécié par l'ensemble des bénéficiaires. C'est ce que nous allons tenter de décrire dans le point suivant.

II) 1. b) Les limites du collectif

Les travaux de Pauline Clech sur les colonies de vacances ont déterminé quatre normes spécifiques qui régissaient les séjours collectifs de mineur·es : le renforcement de l'autonomie, la rupture avec le quotidien, la capacité à interagir et l'invisibilité de l'encadrement. Selon la chercheuse, « le collectif cherche ainsi à rendre chaque individu plus conforme à ces normes, pour le bien du groupe et pour son bien individuel – leur appropriation est en effet vu comme bénéfique pour les jeunes, y compris après le séjour » (Clech 2020, p.2). Si nous parlons ici de programmes de mobilités qui concernent des majeur·es, le fonctionnement des colonies de vacances nous éclaire sur les problématiques que peuvent poser l'aspect collectif. Selon la chercheuse, pour qu'un séjour se déroule au mieux, les participant·es doivent s'appropriier les normes du groupe, qui ne sont pas toujours en accord avec leurs habitudes.

Pour Quentin, l'expérience était « *plutôt sympa* ». « *On était à la fois libres, et après on était cadrés. C'était bien, après moi c'était pas forcément ce dont j'avais besoin, mais...* », précise-t-il. Par là, il fait référence à d'autres membres de son groupe qui, moins habitué·es que lui aux voyages et aux moments passés entre pairs, qui ont eu plus de difficultés à s'adapter à leur nouvel environnement temporaire. Lorsqu'il évoque les moments difficiles, il mentionne une difficulté liée en partie à la vie collective, cumulée avec un stage qui ne lui plaisait pas : « *Je crois qu'il y avait le stage, et... peut-être un chouia certaines personnes, et puis moi aussi, j'étais moins dans le truc* » [Quentin, 25 ans, parti une semaine à Malte puis 2 semaines en Pologne]. De même, Hugo garde de son voyage le mauvais souvenir des personnes qui l'ont agacé : « *Y avait, dans le groupe du voyage peut-être une ou deux personnes avec qui, c'est pas qu'on s'entendait pas bien mais on avait pas des... pensées identiques. Enfin, on avait pas les même avis sur les différents sujets donc on évitait de discuter* ». [Hugo, 23 ans, parti une semaine en Allemagne]. Si les deux garçons ont dépassé la situation déplaisante en prenant sur eux, ça n'a pas été le cas d'Anaïs qui « *suite à certains conflits dans le groupe* », n'a pas souhaité participer à la deuxième étape prévue dans le programme auquel elle participait. Elle explique avoir prétexté le passage du code de la route pour se désengager :

« *C'était une excuse parce que j'aurais pu annuler ma date et en reprendre une mais tu vois je voulais pas, j'avais la boule au ventre à l'idée d'y retourner et de me prendre la tête en fait. S'il n'y avait pas eu ce conflit* »

j'aurais été en Pologne, c'est sûr et certain. J'en ai parlé à ma mère hein, je lui ai dit "C'est pas possible. J'peux pas... J'peux pas partir, j'ai l'angoisse, j'ai la boule au ventre des embrouilles qu'il y aurait eu sachant qu'on travaillait, donc y aurait forcément eu la fatigue en fait, du travail, partager la même chambre et tout »

[**Anaïs**, 20 ans, partie une semaine à Malte]

Amandine s'est, quant à elle, retrouvée à partir en Irlande avec une personne qui n'avait pas le même empressement qu'elle à l'idée d'organiser le voyage. Elle qui se présente comme « *une fille qui stresse pour rien* » s'est débrouillée seule pour préparer l'itinéraire qu'elle et sa binôme allaient prendre pour rejoindre l'Irlande. « *La personne avec qui j'étais ne planifiait rien mais vraiment... Ç'aurait été vraiment fait à la dernière minute si elle l'avait fait. Moi j'aime bien, voilà que tout soit fait, que tout soit planifié quand même un peu* ». Si elle présente cette préparation comme une étape difficile, elle en retire des bénéfices car elle a trouvé l'expérience formatrice. « *Ça permet de voir qu'on peut quand même se débrouiller, de relativiser* » [**Amandine**, 24 ans, partie un mois en Irlande].

La capacité d'adaptation à une situation déplaisante émanant du groupe est variable d'un·e enquêté·e à l'autre. Certain·es, comme Anaïs, vont jusqu'à annuler leur participation à la totalité du dispositif, quand d'autres décident d'ignorer le comportement de celles et ceux qui les agacent. Les groupes sont composés de jeunes qui ont des aptitudes différentes face à la mobilité et l'organisation de la vie quotidienne en collectif. Pour les professionnel·les, les programmes doivent réunir des individus aux profils variés, pour qu'un équilibre s'installe au sein du groupe.

II) 1. c) Un déséquilibre nécessaire dans le groupe

« Nous notre objectif c'est de développer le plus possible l'autonomie, et si les jeunes peuvent partir tutorés par des jeunes qui ont déjà un peu plus une culture de départ, un peu plus de maturité ou prendre des personnes en stage si tu veux, nous c'est plutôt ce sur quoi on travaille actuellement »

[**Agathe**, conseillère en mission locale]

L'hétérogénéité des parcours des jeunes qui partent tend à créer un déséquilibre dans le groupe. Les bénéficiaires des « parcours de mobilité » et des « mobilités 1^{er} pas » ne connaissent pas toutes de grandes difficultés sociales et professionnelle. Nous faisons ici l'hypothèse que ce déséquilibre est

nécessaire pour que l'expérience de mobilité internationale fonctionne. Si l'ensemble des participant·es connaissait de trop grandes difficultés d'insertion sociale et professionnelle, le risque serait qu'ils·elles créent une dépendance trop forte aux professionnel·les qui les accompagnent, ce qui biaiserait l'expérience de la découverte. De plus, nous savons que les conseiller·es des missions locales sont réticent·es à l'idée de prescrire des jeunes qui rencontrent autant de difficultés. C'est ce qu'explique Émeric : « *Après où je vais être vigilant, c'est quand un jeune multiplie un peu les problématiques. S'il y a un souci de logement, il a un souci de boulot tout ça, il cumule un peu tout ça, ça va pas servir à grand-chose qu'il parte* » [Émeric, conseiller à la mission locale]. Le déséquilibre des groupe est recherché par les professionnel·les des missions locales et de « Jeunes à Travers le Monde », qui souhaitent mettre en situation de réussite des jeunes qui ne rencontrent pas forcément de grandes difficultés mais à qui il manque ce type d'expérience positive :

« les plus en difficulté ils ont déjà du mal à gérer leur quotidien au jour le jour en France, donc eux ne sont pas encore dans une démarche à aller voir à l'étranger. Ce public-là le plus en difficulté peut partir à l'étranger dans des voyages de groupe. Où là il y a une vraie dynamique de groupe, où il y a des jeunes un peu plus autonomes qui sont sur le projet, des trucs comme ça. Et là ça peut leur faire un bien fou »

[Vincent, conseiller à la mission locale]

Ainsi valorisé·es, ces participant·es prennent pour responsabilité le maintien de la norme du groupe. Les programmes en plusieurs étapes cherchent à faire évoluer le positionnement des jeunes perçu·es comme « moins autonomes » lors de la première expérience : lorsqu'ils·elles repartent et s'il y a un brassage avec de nouveaux·elles participant·es, ils·elles peuvent se retrouver en situation de « sachant » et de tutorer à leur tour les membres les moins initié·es du groupe. Des observations en situation d'accompagnement à l'étranger ont permis d'identifier une certaine répartition des rôles parmi les jeunes. Certain·es avait une position de leader¹³, par leurs expériences passées du voyage ou grâce à la maîtrise assurée d'une langue étrangère, ce qui rassurait les jeunes qui avaient peu ou jamais bougé.

Loïc, par exemple, a pu s'appuyer sur son groupe pour dépasser les difficultés qu'il rencontrait pendant son séjour. Il est décrit par son conseiller de la mission locale comme un jeune qui était incapable, avant son départ de « *regarder dans les yeux quand il parlait à quelqu'un* », en situation

13 Personne qui jouit d'une grande autorité, notamment au sein d'un groupe restreint, parce qu'elle y est populaire et exerce un ascendant réel (Définition du CNRTL)

de décrochage scolaire depuis près de deux ans et qui ne quittait jamais la maison de son père, lui-même au chômage depuis deux ans. Habitant dans un environnement rural éloigné de tous les services, sans permis de conduire, il n'avait pas de contact avec des pairs. Alors qu'il commence à sortir de cette immobilité plurielle en s'inscrivant dans le dispositif Garantie jeunes d'une mission locale proche de chez lui, son conseiller lui propose de prendre part à un programme de mobilité internationale. Il décide d'y participer, part une première semaine à Malte en séjour de découverte puis deux semaines en Pologne où il effectue un stage professionnel. Les jeunes avec qui il part font preuve d'une grande tolérance à son égard, conscient·es qu'ils·elles n'ont pas les mêmes conditions de vie. Une solidarité se met en place, qui se ressent particulièrement au moment des « bilans compta » hebdomadaires : dans ce type de programmes, les jeunes reçoivent une somme d'argent pour la semaine, réservé aux achats de nourriture et de transport. Les justificatifs sont conservés et agrafés dans des cahiers individuels, où les jeunes doivent écrire le montant qui leur reste. Alors que la plupart des participant·es ont terminé leur bilan, Léa et Anastasia choisissent de rester avec Loïc pour l'aider à consigner ses dépenses dans son cahier. Les deux jeunes femmes, qui ont toutes les deux vécu en colocation, ont l'habitude de gérer leur budget. À plusieurs reprises, pendant le stage professionnel notamment, les jeunes se soutiennent entre eux·elles, s'assurant que les un·es et les autres se réveillent à temps pour aller travailler, se rassurant beaucoup lorsqu'ils·elles traversent des moments plus difficiles. Ces types de programmes sont marqués par une plus grande mixité sociale que celle que les jeunes vivent dans leur quotidien et les incite à sortir davantage de leur zone de confort.

L'aspect collectif des séjours à dimension d'insertion, qu'il soit bien ou mal vécu, force les jeunes à sortir de leur environnement quotidien. Pour les professionnel·les comme pour les jeunes lorsqu'ils·elles en parlent plus d'un an après l'expérience, le séjour est riche d'enseignement et les souvenirs restent positifs même lorsque les groupes rencontrent des tensions. De plus, comme le souligne les chercheuses ayant étudié les colonies de vacances, « les jeunes rencontrés déclarent se sentir, en colo, plus libres d'agir comme ils le souhaitent, sans la pression et le regard des parents, ni ceux des pairs quotidiens/ordinaires » (Amsellem-Mainguy et Mardon 2014, p.40).

La vie en collectif, ajoutée à la rigueur à tenir vis-à-vis du lieu de stage et des structures accompagnatrices – les missions locales et l'association « Jeunes à Travers le Monde » – sont autant de critères qui peuvent entraver l'aspect positif de l'expérience de la mobilité internationale pour les

jeunes en difficultés d'insertion sociale et professionnelle. À toutes ces conditions parfois complexes à tenir s'ajoute l'adaptation au nouvel environnement, impératif pour que le séjour se déroule bien.

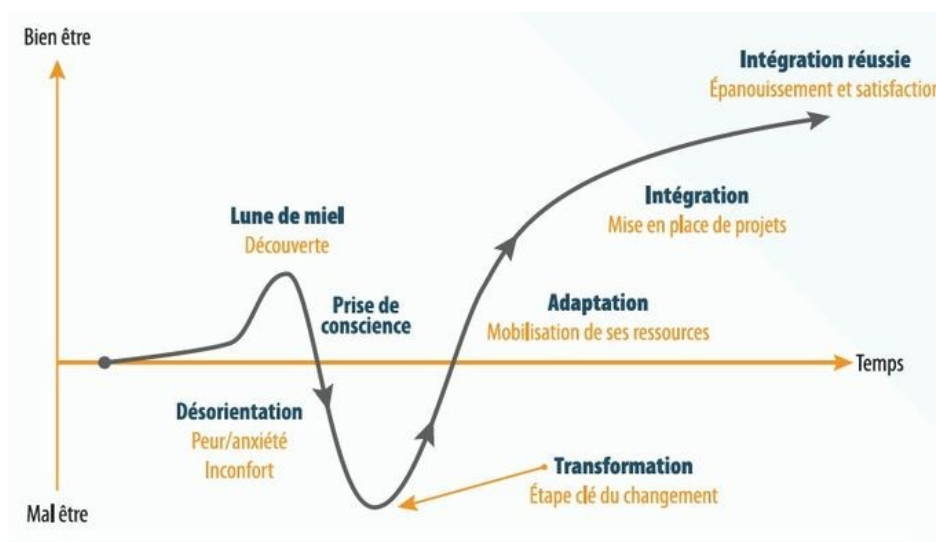
II) 2. Se confronter à l'inconnu

L'expérience de mobilité internationale implique une arrivée dans un environnement peu familier, avec ses avantages et ses inconvénients. Dans cette deuxième partie, nous aborderons le cycle d'un séjour tel qu'il est vécu par les participant·es, les ressources qu'ils·elles mobilisent lorsqu'ils·elles font face à des difficultés, et le sentiment que peut provoquer la confrontation avec l'environnement inconnu.

II) 2. a) Faire l'expérience de la courbe de l'expatriation

Pour présenter les émotions ressenties par l'individu qui voyage, deux chercheurs britanniques (McCormick et Chapman 1996) parlent de la « courbe de l'expatriation », qui serait vécue pendant l'expérience à l'étranger mais aussi au retour. La courbe montre les différentes étapes traversées par une personne amenée à s'adapter à un nouvel environnement : après une première phase de découverte et d'excitation, elle plonge dans un mal-être dû à la désorientation, la peur, l'anxiété et l'inconfort. C'est une étape clé du processus de changement, car pour la dépasser l'individu doit s'adapter en mobilisant des ressources afin de s'intégrer à ce nouvel environnement.

Les témoignages des jeunes ne font pas mention de l'état de mal-être supposé par la courbe. Dès lors, on peut s'interroger sur la raison de cette absence dans le récit de leur expérience de voyage. Elle pourrait se justifier par la dimension collective de ces programmes ou par la courte durée des séjours (qui est d'une semaine à un mois dans le cas des enquêté·es). Il est aussi possible qu'ils·elles aient volontairement omis de mentionner les moments désagréable du voyage ou que celles et ceux qui ont vécu une mauvaise expérience n'aient pas répondu à la sollicitation d'entretien. Enfin, peut-être que les un·es et les autres avaient trouvé un moyen de dépasser le passage difficile de leur expérience.



Graphique 1 : La courbe de l'expatriation par McCormick et Chapman

Une précédente expérience d'accompagnement de jeunes sur un programme mobilité internationale donne à voir la manière dont cette courbe peut être vécue.

Mélissa a 19 ans au moment où elle part faire un chantier interculturel en Géorgie, avec un groupe d'une dizaine de jeunes français·es. Les autres participant·es viennent de Bretagne et ont toutes une précédente expérience de voyage. Ils·elles sont issu·es de familles relativement aisées qui ont toutes payé le séjour au tarif le plus élevé, 520€¹⁴. Mélissa, quant à elle, vient d'un milieu populaire. Dans le cadre des mesures de placement dont elle a fait l'objet, elle a connu plusieurs foyers en dehors du domicile familial et elle habite désormais dans un appartement géré par des éducateur·ices dans une ville du nord de la France.

Le jour du départ, Mélissa et son éducateur attendent le groupe à l'aéroport de Paris. C'est la première fois qu'elle prend l'avion, elle est sujette aux crises d'angoisses et dit être très inquiète à l'idée de ce trajet. Bien que la courbe soit pensée pour débiter à l'arrivée du pays étranger, pour Mélissa qui n'a jamais quitté son département d'origine, ce voyage en avion fait déjà partie d'une expérience inhabituelle. Cette première phase pourrait donc correspondre à celle de « Désorientation » identifiée par les deux auteurs.

Émerveillée par les paysages aériens qu'elle prend en photo à plusieurs reprises, puis par l'arrivée dans un pays étranger, la jeune fille arrive ensuite à la phase de « Lune de miel ». Cette étape dure peu car dès le deuxième jour, elle se plaint de douleurs à l'épaule, qui l'empêchent de participer aux

14 Les tarifs de ces séjours sont calculés par le quotient familial

activités du groupe. Tout le reste de la journée, elle alterne séances de soins avec les infirmier·es qui viennent la voir et repos dans sa chambre. Elle ne participe pas aux temps collectifs et ne se mélange pas aux autres. Lors des repas, elle s'assoit à la table des animatrices avant que celles-ci n'arrivent, pour manger avec elles et non avec les participant·es. Le troisième jour, elle prend part aux activités et parle avec enthousiasme de la sortie prévue l'après-midi dans la ville où se déroule le séjour. Elle apprend que les animatrices françaises n'accompagneront pas les jeunes, qu'il s'agit d'un temps libre. *« Y aura pas d'adultes non plus ? Alors je viens pas »*, décide-t-elle. Le mot « adulte » fait ici référence aux accompagnatrices : elle même est majeure depuis un an, mais ne se considère pas comme telle. *« C'est dur parce que je vois que les autres sont différents »*, explique-t-elle, *« moi je suis en foyer depuis mes 7 ans, j'ai toujours vécu sous le contrôle des éduc. J'irai pas à la sortie, j'avais déjà paniqué dans une ville à une heure de chez moi alors que j'étais avec un ami d'enfance, là j'imagine pas »*.

Cet aveu marque le début de la phase de « Prise de conscience » de sa différence avec les autres, et son mal-être à l'idée d'être aussi loin de ces proches. Mélissa semble vivre un double choc culturel, avec son groupe de pairs d'un côté et avec l'environnement inconnu de l'autre.

La « transformation », identifiée par McCormick et Chapman comme l'étape clé du changement, intervient le cinquième jour. Le séjour interculturel a pour thématique la création d'un jeu de rôle grandeur nature, ce qui implique la conception de nombreux costumes. Mélissa aime la couture, elle est très motivée par l'activité et se met à aider tout le monde. Le soir-même, elle sollicite les participant·es françaises et les animatrices pour organiser des ateliers d'apprentissage de langue anglaise : elle aimerait pouvoir communiquer avec les allemand·es et géorgien·nes du groupe.

Pour atteindre la phase d'« Adaptation », Mélissa a donc mobilisé ses connaissances en couture pour se faire une place dans le groupe. A travers les dix phrases apprises en anglais chaque jour, elle est également de plus en plus à l'aise avec le groupe. Elle interagit avec un mélange de gestes, dessins, mots anglais et français, est à l'initiative d'ateliers de couture : c'est la phase dite d'« Intégration ».

Cette phase se stabilise, jusqu'au dernier jour du séjour, évoluant peu à peu vers l'« Intégration réussie ». Se confiant au groupe des participant·es français·es à l'occasion du bilan des dix jours, elle revient sur les difficultés qu'elle a rencontrées : *« c'était trop loin pour une première fois, c'était dur d'être loin de ma famille »*.

L'expérience de Mélissa illustre la manière dont peut se vivre l'expérience de mobilité internationale pour les jeunes qui, en plus d'avoir une faible « culture de voyage », ont un parcours de vie difficile. Si la jeune fille a pu dépasser les problématiques qu'elle a rencontrées, c'est grâce aux ressources qu'elle a mobilisées : son goût pour la couture et un apprentissage rapide des phrases « utiles » en anglais bien sûr, mais aussi une certaine ténacité et l'envie d'aller jusqu'au bout des dix jours malgré ses craintes.

II) 2. b) Mobiliser ses ressources

Nous avons vu à travers la courbe de l'expatriation de McCormick et Chapman que la phase d'« Adaptation » se caractérisait par la mobilisation des ressources. Ces dernières sont de nature variées, en fonction des situations qui posent problème aux jeunes. Nous verrons que les pairs, les professionnel·les jouent parfois ce rôle de ressources pour certain·es, quand d'autres dépassent leurs difficultés par leur propre persévérance.

Hugo s'est retrouvé dans un groupe avec une participante qui l'agaçait. Parti avec deux amis avec qui il « *s'entendait très bien* », il explique avoir passé « *le plus clair de [son] temps avec eux et les autres* », évitant ainsi les contacts avec elle [**Hugo**, 23 ans, parti une semaine en Allemagne]. De même, le jour de son départ, Jérôme qui se posait beaucoup de questions sur sa réelle envie de partir s'est senti rassuré en voyant que les autres avaient la même crainte [**Jérôme**, 22 ans, parti trois semaines en Allemagne]. Pour Maïwenn, le moment le plus dur a été « *de prendre l'avion au départ. De se dire ben ça y est, on y est, qu'est-ce-qui nous attend, comment ça va se passer* ». Elle se serait sentie rassurée si elle était partie avec la participante qui effectuait son stage au même endroit qu'elle : « *On partait chacune de notre côté en plus avec mon binôme, vu qu'on avait pas réservé au même moment, du coup on prenait pas le même vol, du coup c'était un peu compliqué* » [**Maïwenn**, 22 ans, partie un mois en Écosse].

Alison a failli annuler sa participation au séjour d'une semaine en Allemagne, avant qu'elle ne décide de venir tout de même :

« Une journée avant j'ai eu un petit problème de santé que j'ai voulu régler, j'ai pris un antibiotique. Et ben... Sauf que qu'avec l'antibiotique j'ai eu des gros effets secondaires, j'ai eu une gastro. Et ça m'a complètement stressée parce que je savais pas si c'était une bonne idée de partir, est-ce-que ça allait aller pour l'avion, et cætera. J'ai appelé en panique l'accompagnateur. Finalement il a ignoré mon message, il s'est dit « Ouais, vaut mieux ignorer pour le moment et je lui reparlerai le lendemain comme ça elle aura le temps. Si je lui dit que c'est bon, elle peut ne pas partir si elle veut, après elle risque de stresser et d'abandonner trop facilement. Ce qu'il a bien fait de faire je pense parce qu'à mon avis je serai peut-être pas partie tellement j'étais en panique à l'idée de ne pas être bien. Finalement le lendemain matin j'ai fait ma valise un peu n'importe comment, je suis partie en me disant « Bon bah je sais pas, je vais aller jusqu'au lieu de rendez-vous et puis on verra comment je me sens, et puis si je vois que ça va pas je rentrerai chez moi » ».

[Alison, 24 ans, partie une semaine en Allemagne]

Il est fort probable que si l'accompagnateur de JTM avait répondu à son appel au moment où elle était paniquée, Alison aurait vu son retrait du programme comme une solution au problème. Vincent prépare les jeunes de la mission locale qui partent aux difficultés potentielles qu'ils vont rencontrer, notamment lorsqu'ils·elles prennent pas assez soin d'eux·elles :

« Ce qu'on voit assez souvent, c'est le côté de faire attention à soi niveau santé. Parce qu'on découvre une nouvelle ville, au début on est plein d'énergie donc on sort le soir, ça picole, ça fume, ça prend un peu tout ce qui passe, et au bout de quelques jours ben l'organisme il prend un coup niveau fatigue. Et quand t'es fatigué tu chopas des maladies, t'as plus la pêche, t'es grognon, et après au niveau employeurs ça le fait pas, niveau relation avec les autres ça le fait pas non plus. Mais ça s'est aussi apprendre à grandir, apprendre à se connaître. Et donc ça souvent ça peut plomber des séjours »

[Mathieu, conseiller à la mission locale]

La manière dont sont conçus certains de ces programmes de mobilité internationale contribue aussi à faire du temps passé à l'étranger une expérience encadrée qui fournit des solutions aux difficultés éventuelles. L'aspect linguistique revient régulièrement parmi les craintes des jeunes qui partent. Pour Erwan, c'était « intimidant de partir quand un pays totalement inconnu ». « La langue, c'est chaud », s'est-t-il dit au début. Le problème s'est réglé par une prise en charge par l'association d'accueil: « On apprenait des mots pour s'exprimer, essayer de comprendre ce qu'on nous demandait. Même avec les différentes déclinaisons de l'allemand... Finalement on s'en foutait un peu, c'était dire les mots sans les conjuguer vraiment et on se comprenait » [Erwan, 21 ans, parti une semaine en Allemagne].

Enfin, quelques autres puisent leurs ressources en eux·elles-mêmes, à travers leur capacité à s'adapter ou à relativiser. C'est le cas de Quentin, qui a traversé une période où il « [avait] un peu

marre de [son] stage. Mais bon, j'ai pris sur moi, y avait pas de drames en tant que tel, et puis c'était que deux semaines », annonce-t-il pour expliquer ce qui lui a permis de dépasser cette situation [Quentin, 25 ans, parti une semaine à Malte puis 2 semaines en Pologne]. Amandine, qui pensait que la barrière de la langue allait la mettre en difficulté, s'est rendue compte « qu'en Irlande il y a beaucoup de français », elle ne s'est donc pas sentie « vraiment dépaylée ». La vraie difficulté a été de lâcher prise lorsque l'angoisse qui la submergeait si les choses n'étaient pas assez bien planifiées :

« Je me suis laissée portée et ça s'est très bien passé, on a su se débrouiller avec le transport, ce genre de choses. J'ai eu des petits coups de blues, ce qui a été un peu compliqué mais bénéfique en même temps c'était de trouver soi-même le vol aller jusqu'en Irlande, et de planifier un peu les transports en fait »

[Amandine, 24 ans, partie un mois en Irlande]

À travers l'appui des professionnel·les, des pairs ou à travers leur propre capacité d'adaptation, les jeunes enquêté·es parviennent à dépasser la phase de mal-être qui peut intervenir facilement pendant la période à l'étranger. L'expérience préalable du voyage et du collectif joue un rôle important dans la capacité à faire face aux difficultés ; ce que nous pouvons constater à travers le témoignage des enquêté·es. La confrontation à l'inconnu, si elle peut conduire à des situations désagréables, est également propice aux temps de découverte de soi même et du monde.

II) 2. c) Donner un sens à son monde

« L'exotisme, c'est donner du sens au monde. C'est comme un remède à la mélancolie » expliquait l'anthropologue Jean-Didier Urbain aux chroniqueurs d'une émission de radio où il était invité (« Comment expliquer notre désir de voyager ? » 2018). Pour les jeunes dont il est question dans cette recherche, le voyage donne accès à un monde inconnu qui incite à réfléchir à sa propre histoire. Toujours dans la même émission, l'anthropologue traduit cette idée ainsi : « Comprendre l'autre, c'est me comprendre moi-même, à travers le regard de l'autre ». Le voyage peut déclencher des transformations chez les individus, les invitant à reconsidérer leur propre condition.

« Quand je suis arrivée à Malte, je me suis mise à prendre plein de vidéos, plein de photos. En fin de compte je cherchais la différence par rapport à ici. À briser mon nid en fait, à essayer de voir à droite à gauche, voir comment c'est et tout ça. Quand on est arrivés à Malte, je sais que la première chose que j'ai dit à Ophélie

[l'animatrice] c'est « Mais... C'est horrible ! ». C'était vraiment... On est passés par des chemins où y avait eu une tempête y a pas longtemps donc du coup c'était horrible, c'était tout détruit et moi j'ai dit à Ophélie « Mais en fait quand je pense que nous on est en train de se plaindre alors que eux ont beaucoup moins que nous ». Ça m'a choquée et je pense que c'est une recherche où tu vois, je cherchais pire que nous pour arrêter de me plaindre en fait »

[Anaïs, 20 ans, partie une semaine à Malte]

Le témoignage d'Anaïs montre comment la confrontation à un environnement inconnu amène à relativiser sur sa propre vie. Elle dit passer « *moins de temps à [se] plaindre* » depuis ce voyage, gardant en tête les paysages désolés qu'elle a traversés.

Les jeunes en difficulté d'insertion sociale et professionnelle sont parfois victimes de stigmatisation, en raison notamment de leur parcours scolaire, leur origines sociales ou culturelles. Aïssa qui a raté l'épreuve du baccalauréat à deux reprises explique ainsi qu'elle en a « *marre d'être traitée comme un enfant* » par les services sociaux qui la suivent. Nous pouvons aussi citer Yasmina, participante à un programme de mobilité, qui dit être perçue comme une « *Marocaine en France et une Française en Pologne* ». Ces étiquettes peuvent être amenées à s'effacer lors de la confrontation à l'environnement inconnu. Un article d'Emmanuelle Santelli analyse d'ailleurs la construction identitaire qui s'opère chez les jeunes français d'origine maghrébine lorsqu'ils-elles sont à l'étranger :

« Le déplacement dans un autre contexte accentue les constructions identitaires de chacun. Mais lorsque les individus font partie du groupe majoritaire, ce sentiment est minoré : ils prennent juste acte qu'ils sont « des français à Londres » – leur sentiment n'est pas transformé, il se vit juste un peu différemment en devenant une minorité. Dans le cas des jeunes français d'origine maghrébine, il en va tout autrement : cette expérience leur fait prendre conscience qu'ils sont Français, qu'ils peuvent être considérés comme tels, car ce qu'ils sont les définit comme Français aux yeux des autres. Ce ressenti a des implications très fortes, car les effets de cette expérience s'en trouvent grandie. C'est toute leur construction identitaire qui se trouve transformée par cette expérience, contribuant à modifier durablement leur rapport aux autres » (Santelli 2013, p.13)

À l'occasion de la rentrée scolaire 2020, une chaîne de télévision a décidé de diffuser un documentaire qui met en lumière des enseignant·es qui ont « une ambition éducative sans borne, et des projets pour leur classe qui ruinent les discours désabusés sur la profession » (Julienne 2019). L'un des protagonistes est enseignant en histoire-géographie dans un lycée de Seine Saint-Denis. Il a décidé de faire appel à des investisseurs privés pour financer les voyages à l'étranger de ses élèves dans des pays géographiquement très éloignés. Pour justifier sa volonté, il s'appuie sur le vécu des jeunes qu'il a en classe et qui sont stigmatisé·es par leur origine :

« Ces élèves-là souvent, le problème qu'ils ont c'est que eux se sentent français, complètement. Dans le regard des autres, souvent, ce n'est pas le cas. J'avais dans l'idée de se dire que quand on part à l'étranger, les étrangers qui vont nous recevoir voient des Français. Je m'aperçois que cette fierté d'être Français, ils la retrouvent, et ensuite la gardent. Ça leur fait un bien fou. Et le voyage, rien que pour ça, s'ils ont pu gagner ça, leur estime de soi, je trouve que c'est quand même pas mal quoi »

[Jean-Pierre, professeur d'histoire-géo au lycée Paul Eluard de Saint-Denis]

Les bienfaits du voyage constatés par cet enseignant rappelle les résultats d'Emmanuelle Santelli cités ci-dessus. Comme le précise la chercheuse, les effets ne sont pas les mêmes pour les individus d'un groupe majoritaire et ceux d'un groupe minoritaire : la construction identitaire de ces dernier·es est amené à être transformée davantage que pour les premier·es.

La mobilité internationale peut venir en aide aux jeunes dont s'intéresse cette recherche, le voyage à l'étranger permettant de se (re)découvrir sans les étiquettes assignées par la société. Cette recherche identitaire rappelle la fonction historique du voyage chez les individus privilégiés, « fondé sur la quête des origines communes du monde présent, donc de soi » (Urbain 2013, p.60)

Nous venons de le voir, l'arrivée dans un monde inconnu peut être une source d'angoisses chez les jeunes, qui expérimentent un mode de vie parfois éloigné du leur. L'accompagnement par les professionnel·les et la présence des pairs se révèle alors être un atout pour les jeunes les plus en difficultés sociale et professionnelle, qui peuvent s'appuyer sur des personnes « expérimentées » pour surmonter les obstacles qui se présentent à eux·elles. Ce cadre sécurisant laisse la porte ouverte à la curiosité et aux découvertes qu'offrent les séjours à l'étranger, permettant aux participant·es d'en apprendre davantage sur le monde et sur eux·elles-mêmes. Puis vient le moment de quitter l'environnement presque devenu familier pour retrouver celui qu'ils·elles ont quitté :

3. Revenir à la « vie réelle »

L'étape du retour succède chaque expérience de mobilité internationale. « Le retour entraîne des pertes : de statut, d'autonomie, de rémunération et de style de vie. Ces pertes déclenchent un mécanisme de deuil », affirme Jean Pautrot, Président du Conseil Magellan de l'International¹⁵ Revenir à la « vie réelle » n'est pas chose aisée pour les jeunes, qui mettent en place des moyens pour éviter de le vivre avec difficultés. Une première partie abordera les stratégies mises en place pour faire face au retour de voyage, suivie d'une deuxième partie sur la façon dont les jeunes tendent à faire durer l'expérience de mobilité internationale.

II) 3. a) « Survivre »¹⁶ au retour

Le retour, connu pour être une étape difficile, a été appréhendé de manières différentes par les jeunes. L'analyse des entretiens dévoile les stratégies et les appuis reçus pour « survivre » au retour à la « vie réelle ». La plupart se lancent très vite dans une nouvelle occupation en anticipant les démarches à effectuer avant même leur départ, d'autres profitent du soutien qu'ils·elles reçoivent, de la part de la famille ou des institutions.

Maiwenn, Laureen et Quentin n'ont pas rencontré de difficultés à rentrer. Tou·tes trois avaient des projets professionnels et de formation qui les motivaient au moment de reprendre le rythme de la vie qu'ils·elles avaient laissé en partant à l'étranger. Tou·tes trois expliquent à quel point l'anticipation les a aidé à réaliser les projets voulus, mais aussi le sentiment d'avoir confirmé quel milieu professionnel les intéressait, comme ça a été le cas de Maiwenn :

« [Le retour] ben c'était... Non c'était pas spécialement compliqué, c'était dur de rentrer parce que ça a été vraiment une très bonne expérience et ce qui était dur c'était vraiment de rentrer en se disant « Bon cette fois, c'est plus l'étranger, on connaît l'endroit, on est de nouveau à la maison », mais en même temps comme c'était vraiment le milieu professionnel qui m'intéressait ça m'a motivée à 1000 %, j'ai refait ma deuxième saison, je savais déjà avant de partir que j'allais refaire une saison à la crêperie donc quand je suis rentrée en fait j'ai repris le travail assez

15 Créé en en 2004, « le Conseil Magellan de l'International (CMI) assure un dialogue continu entre les sociétés membres et les pouvoirs publics et vise à favoriser le développement des entreprises françaises à l'international et l'attractivité économique de la France » (magellan-network.com)

16 Terme employé par le participant d'un séminaire de retour

facilement. Mais par contre ça m'a vraiment motivée à faire les démarches justement avec l'école, faire les mises à niveaux... C'était un bon retour »

[**Maiwenn**, 22 ans, partie un mois en Écosse]

« Au retour ben c'était changement de vie, la reprise du boulot le lendemain tout ça du coup c'était un peu plus difficile. Ils attendaient que je revienne pour m'embaucher. Mais bon, c'était tout nouveau parce que je me réinstallais à Rennes, avant j'étais à Saint-Brieuc pour ma formation, du coup c'était beaucoup de changements, c'était bien »

[**Laureen**, 25 ans, partie un mois en Irlande]

« Mon retour de Pologne, c'était plutôt pas mal puisque j'avais des choses à faire et puis c'était intéressant de revenir et de se remettre vers autre chose aussi après cette mobilité-là. C'était intéressant mais j'étais content de me tourner un peu vers autre chose à ce moment-là. [À mon retour], j'ai avancé des trucs, j'ai cherché un logement, j'ai cherché un Service Civique pour la rentrée, entre autres. J'habitais chez mes parents mais je m'étais inscrit au FJT avant de partir. J'avais juste décalé ma date parce que j'étais en mobilité. J'avais calé ça en fonction »

[**Quentin**, 25 ans, parti une semaine à Malte puis 2 semaines en Pologne]

Si, dans le cas de Quentin, le départ qui s'inscrivait dans le cadre de la Garantie jeunes n'avait pas d'objectif lié à un champ professionnel en particulier, les deux jeunes filles avaient identifié le secteur d'emploi qui leur plaisait. Pour elles, l'objet du voyage visait à confirmer l'envie ou ajouter à leur curriculum vitae la dimension internationale qui leur manquait. Se lancer dans de nouveaux projets professionnels et personnels, la culture de départ – importante chez les trois enquêtés cités – qui aide à appréhender le « blues » de l'atterrissage pour l'avoir déjà vécu, sont autant de critères qui facilitent le retour.

Le soutien familial et institutionnel n'est pas un élément négligeable lorsqu'il s'agit de définir ce qui facilite le retour à la vie réelle des jeunes. L'hébergement chez les parents, lorsque c'est possible, permet de se ré-acclimater en douceur :

« Je me suis laissée un petit temps pour reprendre une vie professionnelle et tout ça, parce que j'avais trouvé un travail quand même via quelqu'un. Et donc je me suis laissée quand même un petit laps de temps entre les deux pour me remettre un petit peu dans la culture française quoi. J'étais soutenue par mes parents, qui m'ont hébergée à mon retour »

[**Amandine**, 24 ans, partie un mois en Irlande]

Les jeunes qui partent sur les programmes dont il est question dans cette recherche s'inscrivent dans l'accompagnement de l'association « Jeunes à Travers le Monde ». Cela implique pour tou·tes la participation à des séminaires, au départ et au retour, parfois intermédiaire lorsqu'il s'agit d'un parcours en plusieurs étapes. Les regroupements au départ sont l'occasion de présenter les différentes phases que constituent le cycle de l'expatriation, mais aussi la manière dont il se reproduit au retour. Une première étape marquée par l'excitation de revoir ses proches est suivi d'une sensation d'inconfort causé par le retour à la « vie réelle » et l'absence potentielle de projets stimulants. Les séminaires de retour tiennent le rôle d'espace de partage entre tou·tes ceux et celles qui reviennent de voyage, qui se sentent soulagé·es de voir que d'autres vivent la même chose qu'eux·elles. La plupart des jeunes citent « *la réunion avec Jeunes à Travers le Monde* » au retour pour expliquer ce qui les a aidé à surmonter les désagréments causés par la fin du voyage.

Le retour est une étape qui semble être plus difficile à vivre pour les participant·es qui partent seul·es ou en binôme sur des programmes qui visent un champ professionnel précis, comme c'est le cas du dispositif « Auberges ». Cette différence peut s'expliquer par la durée du programme – un mois – qui laisse un temps plus conséquent d'immersion dans le pays étranger. Cependant, la plupart de ces jeunes ont une culture de départ qui les incitent à se projeter rapidement sur un nouvel objectif professionnel ou personnel à mettre en place dès leur retour. Les enquêté·es qui ont participé à des dispositifs plus courts qui visent la découverte ou l'expérience d'un domaine professionnel à l'étranger sont par ailleurs toujours inscrit·es à la mission locale. L'expérience à l'étranger s'inscrit alors dans l'accompagnement global du·de la jeune par son conseiller·e, qui s'en saisit pour la construction de son parcours. La mobilité internationale est complémentaire à la mission des travailleur·euses de la mission locale, c'est pourquoi « certains professionnels attendent des retombées en terme de (re)mobilisation et d'émergence de nouvelles idées permettant d'amener le jeune, à son retour, à se construire à travers un projet professionnel et de vie » (Labadie et Talleu 2017, p.43). Parfois, quand les jeunes reviennent, s'exprime un besoin de faire durer l'expérience, pour éviter de la considérer comme totalement terminée. C'est ce que nous verrons dans le point suivant.

II) 3. b) Faire durer l'expérience

« Je dirais que quand ils reviennent, c'est pas non plus systématique, mais là on peut pas en placer une si tu veux, tellement ils ont de choses à dire. En règle générale toutes les expériences sont tellement riches, ils parlent tous azimuts, à la fois de choses perso, pro ou autres » [Agathe, conseillère à la mission locale]. Continuer à échanger et à transmettre son expérience permet de ne pas revenir trop rapidement à la vie quittée au moment du départ de l'étranger. Le besoin d'en parler est très présent, du point des jeunes comme de celui des professionnel·les. Ces dernier·es restent cependant vigilant·es quant à l'envie immédiate de repartir voyager, autre élément que nous avons perçue comme étape susceptible d'intervenir au moment du retour à la « vie réelle ».

À travers les témoignages d'Hugo et d'Alison, nous pouvons percevoir leur envie de faire durer leur expérience en la racontant aux autres ou en la revivant en partageant ses souvenirs. L'extrait d'entretien d'Alison souligne par ailleurs le sentiment qu'elle a d'avoir été mise en valeur par cette expérience au moment de son entretien d'admission en formation.

« On a continué à parler de ce voyage là pendant encore un bon mois comme si on y était encore. Et même on voulait continuer à apprendre quelques mots d'allemand parce qu'on trouvait cette langue stylée et pas trop dure à apprendre, donc on a regardé une série allemande, pour continuer à pratiquer. J'aurais jamais trouvé cette série-là autrement. Sinon... J'étais pas triste de rentrer non plus, je savais que je repartirais, que j'aurais envie de repartir, mais ça faisait du bien de la faire durer un peu »

[Hugo, 23 ans, parti une semaine en Allemagne]

« Ben mon retour de Hambourg... Je sais que j'étais vachement excitée, j'avais l'impression que j'avais plein de choses à raconter et tout. Et surtout j'ai eu... c'était un ou deux jours après, j'avais un entretien pour rentrer dans mon master. Et en fait, ben vu qu'on venait juste de rentrer, j'ai tout raconté, j'ai parlé quasiment que de ça parce qu'en fait ben c'était ce qui les intéressait le plus. Et du coup en fait je pense qu'une des raisons pour lesquelles on m'a acceptée dans mon master c'était grandement grâce à cette expérience en fait. Après je sais pas, peut-être que maintenant que c'est passé j'aurais eu moins de choses à raconter. Je pense que sur le moment ça m'a vraiment aidée à me mettre en valeur pendant l'entretien. Enfin vraiment, on a parlé que de ça quasiment »

[Alison, 24 ans, partie une semaine en Allemagne]

Nombreux·euses sont les enquêté·es qui se projettent sur un nouveau départ au moment même où ils·elles viennent de revenir. C'est le cas de Jérôme, qui voulait absolument continuer à vivre des expériences à l'étranger : « J'ai cherché pour repartir avec un autre projet à l'étranger, en regardant dans les possibilités après le volontariat de Service Civique, j'avais vu qu'il y avait le

volontariat européen » [Jérôme, 22 ans, parti trois semaines en Allemagne]. Pour Émeric, conseiller à la mission locale, il n'est pas idéal d'enchaîner une expérience de mobilité internationale à visée professionnelle avec un nouveau projet de voyage :

« Souvent, ce qui peut être difficile c'est juste après la mobilité, souvent ils sont un peu euphoriques, ils ont envie de repartir, et parfois c'est pas qu'il faut freiner ça mais faut faire quand même attention au retour. Alors, partir à l'étranger, c'est très bien, et l'idée de revenir c'est aussi par rapport à leur projet professionnel, et ça faut pas le perdre de vue »

[Émeric, conseiller à la mission locale]

Le retour de mobilité internationale s'assimile parfois au deuil, par les changements soudains qu'il opère. La chercheuse Estelle Crochu cite Anne-Laure Fréant, une « experte du retour » qui donne des conseils aux expatrié·es de long terme qui rentrent de voyage. Dans son ouvrage, « elle rappelle que le retour est synonyme de relation complexe où se mêlent histoire familiale, parcours de vie, impacts neuro-psychologiques du bilinguisme, etc. » (Crochu 2019, p.192). S'il est impossible de comparer les effets d'une mobilité de plusieurs années avec celle de plusieurs semaines, les sentiments qui caractérisent le retour de voyage peuvent présenter des similarités.

L'expérience de la mobilité internationale pour les jeunes rappelle d'une certaine manière les rites de passage, « dont l'aspect formel a moins d'importance que sa signification sociologique. Le passage a avant tout le sens d'une obligation sociale qui intègre le sujet à l'intérieur de nouveaux réseaux d'échange à la fois matériels et symboliques » (Galland 2017, p.61). Le voyage peut être perçu comme un rite car il y a un avant et un après, plus ou moins marqué en fonction de la position de départ des bénéficiaires. La place du collectif, la confrontation à l'inconnu et la manière dont le retour est vécu en font une expérience qui pourra avoir une influence forte sur la construction des individus. En nous appuyant sur les témoignages d'ancien·es bénéficiaires, nous tenterons à présent de voir les effets de la mobilité internationale pour les jeunes en difficultés d'insertion sociale et professionnelle.

Partie III) L'après

Dans cette troisième et dernière partie, nous traiterons de ce qui se produit après l'expérience à l'étranger. Il sera tout d'abord question de l'importance que les jeunes accordent à leur voyage, plusieurs mois après leur retour. Nous verrons ensuite les principaux enseignements qu'ils-elles en retirent, avant de questionner la fonction d'émancipation sociale que promet l'expérience de mobilité internationale.

III) 1. Situer la mobilité internationale dans son parcours de vie

La sociologue Aurore Flipo a conduit une recherche qui vise à éclairer l'articulation entre projet de mobilité, projet professionnel et passage à l'âge adulte des jeunes intra-européennes (2013). Le court extrait ci-dessous montre comment le déplacement géographique influence fortement les « étapes » du devenir adulte :

« La mobilité conditionne, marque, modifie chacune des « étapes » du devenir adulte dont parle Olivier Galland (1984) : l'arrêt des études et le début de la vie professionnelle, le départ du foyer familial et la mise en couple. Elle affecte à la fois la « temporalité », l'« espace » et le « rythme des biographies » (Bidard 2006), mais aussi les processus de construction identitaire des individus. En retour, la mobilité peut faire intrinsèquement partie, être la condition même du passage de ces étapes. La relation est donc complexe et réciproque » (p.24)

Nous avons évoqué plus haut la manière dont l'expérience passée à l'étranger peut avoir des effets sur la construction identitaire des individus, ce qui vient confirmer l'hypothèse d'Aurore Flipo. Il s'agira dans un premier temps de situer l'importance qu'accordent les jeunes à leur expérience à l'étranger à l'échelle de leur vie, avec un recul de plusieurs mois. Ensuite, nous tenterons de voir dans quelle mesure la mobilité internationale permet parfois de faciliter les passages à l'âge adulte.

III) 1. a) Une expérience « fondamentale » ou « banale »

Les enquêtés ont toutes des raisons qui rendent leur expérience de mobilité internationale plus ou moins fondamentale. En fonction des objectifs qu'ils-elles s'étaient ou non fixés, de ce qui les incitait à partir, de la pertinence que pouvait avoir le domaine d'activité pour le projet professionnel ciblé, l'importance de l'expérience varie. La mobilité internationale peut déclencher

des changements variés chez les individus, allant du projet professionnel au gain de confiance en soi, comme le mentionne ce professionnel interrogé :

« Il y a tellement de choses en jeu, quand ils partent à l'étranger, alors là on parle de l'étranger mais voilà là c'est la confiance en soi, c'est voir d'autres choses, s'ouvrir d'autres horizons, voir qu'il n'y a pas que ce qu'il y a au niveau local qui existe, voilà il y a une ouverture d'esprit incroyable »

[**Émeric**, conseiller à la mission locale]

Les recherches sur le sujet rendent compte en effet du rendement positif de ces expériences pour le projet professionnel des individus : « Ces mobilités produisent du « capital spatial » dont « l'augmentation du volume [...] favorise corrélativement l'acquisition de savoirs et le développement de compétences qui sont susceptibles d'intervenir au cours du processus de mise en travail » (Garneau 2006) cité par (Maunaye 2013, p.3).

Du point de vue des jeunes, leur expérience de mobilité internationale peut être qualifiée d'importante lorsqu'elle les a aidé à trouver leur voie, qu'elle a alimenté leur projet professionnel, facilité la poursuite d'étude, de formation ou l'enchaînement avec la participation à d'autres programmes internationaux ou qu'elle leur a permis de changer leur regard sur le monde et sur eux-mêmes.

Erwan estime que la semaine qu'il a passé avec un groupe en Allemagne à la découverte des métiers de l'animation a été fondamentale dans sa vie. Au moment de son départ, il était « *un peu perdu* » après avoir cumulé des situations qu'il a vécu comme des échecs. L'expérience à l'étranger lui a permis de cibler plus précisément un projet professionnel qui lui plaisait et lui correspondait : « *Je ne me serais pas aussi vite penché sur l'animation, je serais peut-être passé par d'autres portes d'entrées sur d'autres métiers en fait, qui m'auraient peut-être pas plu, peut-être j'aurais peut-être pas eu l'idée spontanée de faire un Service Civique dans l'animation* » [**Erwan**, 21 ans, parti une semaine en Allemagne].

Pour celles et ceux qui sont parti·es avec un projet d'emploi défini en tête, la mobilité intervient là aussi comme une étape fondamentale, moins pour la construction de l'individu qu'elle peut

engendrer qu'en raison des compétences à valoriser dans le secteur professionnel ciblé. C'est ce que Laureen met en valeur lorsqu'elle évoque la place qu'occupe son stage en auberge de jeunesse : « *Pour moi c'était la meilleure expérience que j'ai eu professionnellement et puis avoir la chance de partir comme ça, de rencontrer des gens supers gentils avec des paysages magnifiques et tout ça* » [Laureen, 25 ans, partie un mois en Irlande]. Les mobilités géographiques à l'étranger sont considérées comme des ressources spécifiques par une équipe de chercheur·euses ayant étudié la plus-value des départ à l'international en cours d'étude :

« [les mobilités géographiques] ne seraient qu'un élément constitutif d'une histoire ou d'un parcours des mobilités géographiques d'un individu. Au moment de leur transition sur le marché du travail, les jeunes pourraient mobiliser ces expériences comme des ressources, au même titre que d'autres mobilités intervenues pendant leurs études (en France) ou dans les premières années de vie active » (Calmand et al. 2018, p.66)

Ces types d'expériences à l'étranger peuvent également faire émerger de nouveaux projets, de formation ou de volontariat. Jérôme, qui a découvert le métier d'enseignant au cours des trois semaines qu'il a passé en Allemagne dans un établissement scolaire, a pu trouver plus facilement un volontariat européen dans une école maternelle de Pologne. « *Ils m'ont aussi recruté pour l'expérience* », dit-il [Jérôme, 22 ans, parti trois semaines en Allemagne]. Quentin estime que son expérience lui a montré qu'il existait de nombreux dispositifs qui permettent de voyager aisément et à moindre coût. Peu de temps après son retour de stage, il a participé à un cycle d'échange interculturel en Roumanie avec des jeunes de son âge et il a débuté un volontariat de Service Civique autour de l'accompagnement des projets européens. Il n'aurait pas eu ces idées s'il n'était pas parti : « *Et puis j'aurais peut-être été moins enclin à faire [des voyages]. J'aurais peut être fait un projet plus long en prenant plus de temps à le préparer plutôt que de faire des courts comme ça* » ajoute-t-il [Quentin, 25 ans, parti une semaine à Malte puis 2 semaines en Pologne]. Maïwenn pense aussi que sa participation au programme de mobilité internationale a été fondamentale car elle lui a permis de clarifier son projet de formation : « *j'aurais peut-être pas passé le pas de faire des études à Dinard. J'aurais peut-être pas fait toutes les démarches. Peut-être que je ne serais plus du tout dans ce milieu là, je sais pas du tout* » [Maïwenn, 22 ans, partie un mois en Écosse].

La durée passée à l'étranger semble peu compter dans l'évaluation faite par les jeunes de l'importance de l'expérience. Si elle ne considère pas la mobilité d'une semaine qu'elle a effectué en Allemagne comme « fondamentale », Alison explique qu'elle parle davantage de ce séjour que des 8 mois qu'elle a passé en volontariat de Service Civique :

« Au début ça m'attirait pas tant que ça non plus et finalement c'était une super expérience, qui m'a quand même beaucoup marquée parce que je continue à beaucoup en parler autour de moi, finalement plus que mon Service Civique que j'ai quand même fait pendant 8 mois et que j'ai beaucoup aimé aussi. Bon après, c'était quand même un voyage que d'une semaine, je trouve que c'est.. Enfin voilà, je pense pas qu'on peut attendre, enfin en tout cas pour moi, je pense pas pouvoir attendre ces choses d'une expérience d'une semaine. Je pense que si ça avait été sur une plus longue période ça aurait pu, ouais. « Fondamentale » je me dis c'était qu'une semaine, ça n'a pas non plus changé ma personne complètement mais il n'empêche que ça a quand même eu un impact »

[**Alison**, 24 ans, partie une semaine en Allemagne]

Parmi les jeunes et les professionnel·les, nombreux·elles sont ceux·celles qui considèrent la mobilité internationale comme fondamentale car elle influe sur le regard que l'on porte sur le monde et sur soi. La semaine qu'elle a passé à l'étranger a changé la manière dont Anaïs voit son environnement proche. Marquée par la précarité des personnes qu'elle y a rencontrées, elle dit s'est rendu compte qu'elle n'était « pas si malchanceuse » : « Parce que je pense que je serais pas partie j'aurais pas vu tout ce qui s'est passé à Malte et ça aurait pas pu me... changer, me faire changer d'avis, voir un monde extérieur. Ce serait quelque chose à refaire, je le referais direct » [**Anaïs**, 20 ans, partie une semaine à Malte]. Vincent, conseiller à la mission locale, est convaincu du caractère fondamental de la mobilité internationale pour les jeunes qu'il reçoit dans sa structure. Selon lui, les voyages façonnent les individus en plus de leur permettre de s'ouvrir au monde : « C'est fondamental pour un jeune. Dans sa construction, en plus dans notre société on est de plus en plus individualistes et reclus sur nous-mêmes, sur les gens qui nous entourent, l'ouverture vers les autres se perd » [**Vincent**, conseiller à la mission locale].

Malgré tous ces propos positifs, tou·tes les personnes interrogé·es ne croient pas que l'expérience de mobilité internationale ait été fondamentale pour eux·elles-mêmes ni qu'elle puisse l'être pour tout le monde. Amandine et Hugo nuancent l'enthousiasme de leur pairs : « Je dirais pas fondamental mais je dirais pas banal non plus. Plus près de fondamental, pas banal parce que tout le monde ne fait pas cette expérience non plus » [**Amandine**, 24 ans, partie un mois en Irlande]. « J'ai pas eu un éclair dans la tête qui m'a faire dire « t'aurais du faire ça depuis toujours », mais vraiment c'est... C'est indescriptible, je ne saurais pas exprimer la chose mais c'est pas banal non plus, je suis très content de l'avoir fait, je dirais pas que c'est non l'illumination de ma vie » [**Hugo**, 23 ans, parti une semaine en Allemagne]. Pour Agathe, conseillère à la mission locale, le rendement positif de la mobilité internationale dépend grandement de la pertinence que l'expérience pourra avoir au regard du projet professionnel :

« C'est super intéressant l'expérience de mobilité parce qu'elle va venir conforter leur projet, développer l'autonomie, développer la mobilité... Maintenant, on peut le faire autrement que de partir à l'étranger, je sais pas si tu me suis ? C'est pour ça que l'aspect « fondamental »... J'irais pas jusqu'à dire « fondamental » si tu veux. Par exemple, rien que la mobilité éventuellement nationale si tu veux, un jeune peut, avec la mission locale ou d'autres programmes, réaliser des PNSMP¹⁷, des immersions professionnelles, qu'il peut faire encore je ne sais où si tu veux, donc c'est pour ça que je dirais, s'il le fait à l'étranger ça apporte encore plus de valeur ajoutée etc, mais je dirais pas forcément que c'est fondamental. Mais c'est pas banal non plus. Après aussi, des jeunes qui se destinent à des secteurs d'activités comme le tourisme ou le commerce international, là c'est sûr que voilà, là on peut dire que c'est fondamental, mais peut-être plus du coup en fonction du secteur d'activité. Je sais pas, un jeune qui veut, alors c'est pas péjoratif ce que je dis, mais qui veut faire un apprentissage en boulangerie ou en pâtisserie si tu veux, l'expérience à l'international n'est pas forcément fondamentale »

[Agathe, conseillère à la mission locale]

La pertinence du voyage varie selon le lien avec le domaine d'emploi ciblé, mais aussi en fonction de la valeur que les sociétés attribuent aux mobilités internationales. Un groupe de chercheur·euses a mis en évidence les inégalités qui persistent quant à la rentabilité des expériences à l'étranger, selon le contexte mais aussi selon la « réussite » des parcours migratoires :

« La rentabilité [des expériences à l'étranger] ne peut s'étudier que dans des contextes locaux ou nationaux : « En outre, pour analyser la diversité des usages nationaux de l'international, il est important de tenir compte de la capacité des États et des structures nationales à produire leur propre définition de l'excellence, capacité qui dépend en partie de la puissance économique et politique du pays » (Draelants et Ballatore 2014). Dans ce cadre, nous considérons donc que la plus-value de l'international sur l'insertion n'a pas les mêmes effets selon le pays de résidence. Connaître une expérience à l'étranger pendant les études serait plus distinctif dans des pays où ces mobilités sont peu développées et historiquement moins ancrées que dans d'autres où elles le sont plus. [...] Draelants et Ballatore insistent sur le fait que s'il « existe des inégalités d'accès à la mobilité s'ajoutent en outre des inégalités de « réussite » des parcours migratoires, très variables en fonction des routes empruntées. Toutes les mobilités n'ont pas la même rentabilité. » Ainsi, partir dans le cadre d'un très court séjour linguistique ne se valorise pas de la même façon qu'un stage ou un travail qui peuvent permettre d'acquérir de l'expérience ou de nouer des contacts professionnels » (Calmand et al. 2018, p. 67)

Cet extrait nous montre qu'au delà de la place fondamentale ou banale qu'occupe l'expérience de mobilité internationale dans le parcours de vie des jeunes, la « rentabilité » qui lui sera donnée par la société n'aura pas la même valeur en fonction de l'objet du voyage.

La mobilité internationale, au même titre que le volontariat de service civique, peut être analysée comme une étape qui « prépare aux « moments-clés » du parcours, c'est-à-dire un moment « où les jeunes se trouvent devant un carrefour leur offrant des possibilités alternatives où ils peuvent

17 Période de mise en situation en milieu professionnel

prendre telle voie ou telle autre » (Bidart 2009) cité par (Becquet 2016, p. 97). Par ce qu'elle déclenche, elle peut faciliter les passages à la vie adulte.

III) 1. b) Faciliter les passage à la vie adulte

« *N'importe comment, c'est un accélérateur. Cette expérience de mobilité internationale, je la prends vraiment comme un accélérateur, dans tous les sens* » [Vincent, conseiller à la mission locale]. Les auteur·es s'accordent à dire que les déplacements internationaux favorisent les passages à la vie adulte, comme l'illustre cet extrait :

« La mobilité géographique marque sensiblement les cheminements des jeunes vers l'âge adulte et l'insertion sociale et professionnelle. Les « étapes » du devenir adulte – l'arrêt des études, le début de la vie professionnelle, le départ du foyer parental et la mise en couple – s'accompagnent d'une forte probabilité à la migration » (Maunaye 2013, p.2)

La mobilité internationale et le passage à l'âge adulte sont étroitement liés. Nous allons voir que le retour de voyage présente un fort potentiel déclencheur d'événements dans la vie des jeunes. L'expérience de l'autonomie et le fait de percevoir sa capacité à « se débrouiller seul·e », mais aussi l'admission à une formation, un stage ou une formation sont les principaux éléments qui rappellent les étapes du passage à l'âge adulte (Galland 2017).

Lorsque les jeunes n'ont pas décohabité, qu'ils·elles ont une faible expérience du voyage ou que la vie à l'étranger présente des différences importantes avec leur environnement quotidien, le sentiment qui domine souvent est celui de réaliser que l'on est capable de « se débrouiller » seul·e : « *[J'ai vu] que je pouvais me débrouiller dans une ville où je connais personne, où je connais rien du tout, ni la langue, ni... Et que j'arrive à me débrouiller comme ça. Ensuite on avait une allocation pour manger, donc gérer mon budget. J'ai bien appris sur moi-même* » [Jérôme, 22 ans, parti trois semaines en Allemagne]. « *J'ai plus confiance en mes capacités. Au niveau des démarches j'ai peut-être plus d'expérience, du fait qu'on ait dû faire quelques démarches pour partir, avoir les connaissances de l'administratif pour partir et tout c'est vrai que c'est super utile* » [Erwan, 21 ans, parti une semaine en Allemagne]. « *Au premier abord c'est compliqué en fait pour moi d'aller vers les gens et tout ça donc je pense que ça m'a aidée. C'est assez formateur, ça*

permet de voir qu'on peut quand même se débrouiller » [Amandine, 24 ans, partie un mois en Irlande].

Pour ces trois enquêté·es, l'expérience de mobilité internationale a eu une fonction d'émancipation qui pourra favoriser le départ du foyer parental. Parmi les jeunes interrogé·es, certain·es disent également avoir pu accéder à un emploi, un stage ou une formation grâce à leur expérience à l'étranger. C'est le cas de Maïwenn, qui a reconsidéré la vie professionnelle qu'elle se projetait avait son départ :

« Ça a un peu bouleversé pour ce qu'il se passe. Je sais que pour le stage et même maintenant pour mon nouveau travail ben ça m'a énormément énormément aidée, beaucoup plus que ce que je m'imaginai. Je connaissais la crêperie, je connaissais le service, mais l'auberge m'a vraiment permis de voir qu'en fait y avait pas que le service, y avait aussi tout le côté hôtellerie et c'est vraiment quelque chose qui m'a beaucoup beaucoup plu »

[Maïwenn, 22 ans, partie un mois en Écosse]

Si l'accès au travail est facilité par certaines compétences qui s'acquièrent à travers une expérience à l'international, la communication en langue étrangère par exemple, il s'agit souvent d'emplois précaires nécessitant peu de qualifications et qui sont parfois éloignés du domaine d'intérêt des jeunes. Morgane a interrompu ses études en art plastique l'année de son Master 1 car *« c'est une voie complètement bouchée »*. À son retour d'Irlande, elle a trouvé un emploi dans un parc d'attraction français. *« C'est un travail saisonnier. J'y suis en restauration rapide. Donc c'est beaucoup de travail d'accueil, après je tiens la caisse, je fais le ménage, mais y a beaucoup de relations client parce qu'on est directement en interaction avec eux quoi, et parler anglais »* [Amandine, 24 ans, partie un mois en Irlande]. Si son expérience lui a permis d'acquérir des compétences mobilisables sur le marché du travail saisonnier, elles paraissent éloignées de son secteur d'études premier.

Selon Alison, elle n'aurait pas été prise à son master si elle n'avait pas participé à cette semaine de découverte des métiers de l'animation en Allemagne. Convoquée en entretien d'admission alors qu'elle rentrait tout juste, elle a parlé essentiellement de ce qu'elle venait de vivre à l'étranger. La jeune fille perçoit aussi une plus grande aisance dans ses interactions avec les autres depuis qu'elle est partie, comme si le fait d'avoir elle aussi voyagé lui conférait une plus grande légitimité à

partager ses souvenirs : « *C'est bête hein, rien que le fait que j'arrive plus facilement à discuter avec d'autres jeunes des expériences à l'étranger. J'étais déjà partie avec des amis mais bon, il y a beaucoup de mes amis qui sont partis en Erasmus, moi non* » [Alison, 24 ans, partie une semaine en Allemagne].

Pour Émeric, conseiller à la mission locale, l'accès à l'emploi n'est pas une conséquence directement liée à l'expérience de mobilité internationale, mais plutôt aux aptitudes développées au cours du temps passé à l'étranger :

« [L'accès à l'emploi ne se fait] pas forcément parce qu'on a vu sur leur CV qu'ils sont partis à l'étranger, mais parce qu'en fait ils ont développé d'autres aptitudes, d'autres compétences, qui font qu'ils sont plus à l'aise face à un interlocuteur qu'ils ne connaissent pas, des choses comme ça. En fait ce qui est important aussi, c'est une fois qu'ils sont partis, il faut mettre des mots sur qu'est ce que ça leur a permis de développer. Et en fait rien que ça, quand ils sont devant un employeur ou devant quelqu'un qui travaille dans un organisme de formation, une fois qu'ils sont au clair c'est quand même beaucoup plus simple pour l'interlocuteur en face de comprendre la demande du jeune »

[Émeric, conseiller à la mission locale]

La mobilité internationale est une étape qualifiée de relativement importante dans la vie des jeunes interrogés. Si certain·es en perçoivent déjà la plus-value sur leur insertion, d'autres n'y ont vu qu'une expérience supplémentaire dans un parcours souvent marqué par la recherche d'une voie qui leur plairait. S'il est communément admis que les voyages sont des étapes de vies qui peuvent faciliter le passage à la vie adulte, la dimension d'insertion professionnelle est nuancé par le propos des professionnel·les. Les effets de la mobilité sur l'accès à l'emploi seraient indirect, passant notamment par un changement d'attitude des jeunes. Pour comprendre davantage le mécanisme de transformation qu'implique l'expérience de la mobilité internationale, nous aborderons à présent ce qu'elle enseigne aux bénéficiaires.

III) 2. Les enseignements du voyage

« Lorsque Yanaparsat (2010, p.166-167) répertorie les citations scientifiques évoquant la mobilité, elle résume ainsi l'essence de l'EMAI [l'Expérience de la Mobilité d'Apprentissage à l'International] : élargir l'esprit, étendre les connaissances, ouvrir l'horizon, être un sujet en

perpétuel mutation, accepter de vivre et de coopérer avec l'environnement, créer un confort intellectuel et un amour de la diversité humaine, découvrir l'art de vivre ensemble, rencontrer la solidarité ou encore déployer une stratégie d'adaptation. [...] La mobilité est reconnue pour son impact important sur le développement des compétences interculturelles, de la participation et de la citoyenneté active » (Crochu 2019, p.24)

L'extrait de texte ci-dessus illustre la diversité des enseignements qui peuvent être tirés d'une expérience à l'étranger. Qu'elle se passe bien ou mal, une période à l'international apporte de nouvelles compétences aux bénéficiaires des programmes, quel que soit l'usage qu'ils·elles fassent de l'expérience par la suite. Dans cette partie, nous aborderons dans un premier temps la notion de confiance en soi, d'autant plus importante qu'elle émerge chez des jeunes qui ont des parcours de vie marqués par des échecs personnels et scolaires. Dans un second temps, nous verrons les modifications que peuvent engendrer de telles expériences dans la perception que les jeunes auront du territoire local, régional ou national à leur retour de voyage.

III) 2. a) La confiance en soi

Le gain en confiance en soi est au coeur des apprentissages de la mobilité internationale. C'est d'ailleurs l'un des leitmotivs des politiques publiques, à l'instar d'un communiqué de la Commission Européenne qui stipule qu'« Apprendre, étudier et se former dans un pays constitue une expérience unique et ouvre de nouveaux horizons. [...] Offrir aux jeunes la possibilité d'élargir leur horizon contribue à les rendre plus autonomes et leur faire prendre confiance en eux »¹⁸. La confiance, nous le verrons, se traduit par une aisance à communiquer dans une langue étrangère, par une situation professionnelle où l'on trouve sa place, mais aussi par une attitude plus globale de meilleure compréhension de soi, conduisant à une estime de sa personne.

La maîtrise de l'anglais apparaît chez les jeunes comme un objectif à atteindre mais aussi comme un défi peu évident à relever. Pour la plupart des jeunes, il s'agit d'un véritable blocage. L'apprentissage de cette langue renvoie à des situations d'échecs dû à des méthodes où les

18 Communication de la Commission au parlement européen, au Conseil, au Comité Économique et Social Européen et au Comité des Régions. *Investir dans la jeunesse de l'Europe*, (2016)

enseignant·es forcent les élèves à s'exprimer devant la classe entière, ce qui a été vécu chez certain·es comme un véritable traumatisme. Parmi ce que Laureen retire de cette expérience, il y a le fait de « *ne pas avoir peur de parler anglais, de ne pas avoir l'air ridicule, sinon on ne progresse pas dans les langues étrangères. Que c'est pas parce qu'on parle mal que les gens nous comprennent pas* » [Laureen, 25 ans, partie un mois en Irlande].

Maiwenn voit une différence entre l'avant et l'après mobilité, elle explique avoir « *plus de confiance en [ses] compétences* ». À propos d'un stage qu'elle a fait suite à son expérience de mobilité internationale, elle explique avoir peu à peu laissé de côté la pression qu'elle se mettait à ses débuts : « *Je me disais que de toutes façons je suis en stage, je suis là pour apprendre, et en fait ça m'a permis de m'intégrer très très rapidement à l'équipe. Le stage en Écosse m'a permis de vraiment avoir des compétences nécessaire pour ce que j'ai à faire* » [Maiwenn, 22 ans, partie un mois en Écosse]. Laureen porte un regard similaire sur son expérience, ajoutant qu'elle a l'impression de se connaître davantage : « *J'ai beaucoup plus confiance en moi, surtout dans le travail, j'avais pris confiance en moi énormément. De savoir ce que je veux et tout ça* » [Laureen, 25 ans, partie un mois en Irlande].

Les deux jeunes filles ont en commun d'avoir effectué un stage dans le domaine où elles avaient de l'expérience et dans lequel elles souhaitaient travailler par la suite. Cela explique la facilité avec laquelle elles ont rapidement mis à profit la confiance gagnée par le stage à l'étranger. Maiwenn et Laureen font partie des jeunes qui ont fait de leur participation au programme une stratégie pour leur insertion professionnelle. S'agissant des bénéficiaires dont la volonté principale était de prendre l'air, les apprentissages de la mobilité internationale se traduisent par une capacité plus grande à faire face aux situations difficiles, et l'expérience suffirait à faciliter l'insertion professionnelle. Nous savons en effet qu'à travers la mobilité internationale, la construction identitaire se transforme et les jeunes gagnent confiance en eux·elles, « dimension [...] fondamentale dans le processus de recherche d'emploi » (Santelli 2013, p.14)

Selon un professionnel interrogé, la confiance en soi permet en effet de faire face plus facilement à l'échec :

« La mobilité ça leur permet de tester des choses et de se tester soi-même. Et en fait quand ils reviennent en France ils n'auront pas peur de tester des choses, que ça aboutisse ou pas quoi. Au moins ils vont tester des choses, ils vont se lancer, ils vont pas hésiter à le faire, si ça marche tant mieux, si ça marche pas c'est pas grave, et en fait chaque expérience qu'ils vont vivre après, même au niveau professionnel, ce sera toujours du plus pour eux. Ils verront toujours le côté positif. Quand ils vont être confrontés à une situation un peu plus difficile dans leur vie professionnelle et tout ça, tout ce qu'ils auront vécu à l'étranger ça va leur servir, ils sauront comment réagir. Avant de partir, ç'aurait été compliqué, maintenant le fait d'être parti à l'étranger ça développe pas mal d'outils pour être parés par rapport aux situations qu'ils vont vivre ensuite »

[**Émeric**, conseiller à la mission locale]

Plus généralement, les professionnel·les constatent un changement de comportement des jeunes à leur retour : *« Rien qu'au niveau de la posture, on peut avoir des jeunes, avant le départ ou autres un peu, alors je dirais pas introvertis mais qui doutent, qui se questionnent, qui des fois ont du mal un peu à verbaliser ou à décrire tous leurs objectifs, le pourquoi etc »* [**Agathe**, conseillère en mission locale]. Hugo a l'impression de se connaître davantage depuis qu'il est revenu de voyage, il constate notamment un changement vis-à-vis de ses relations amicales :

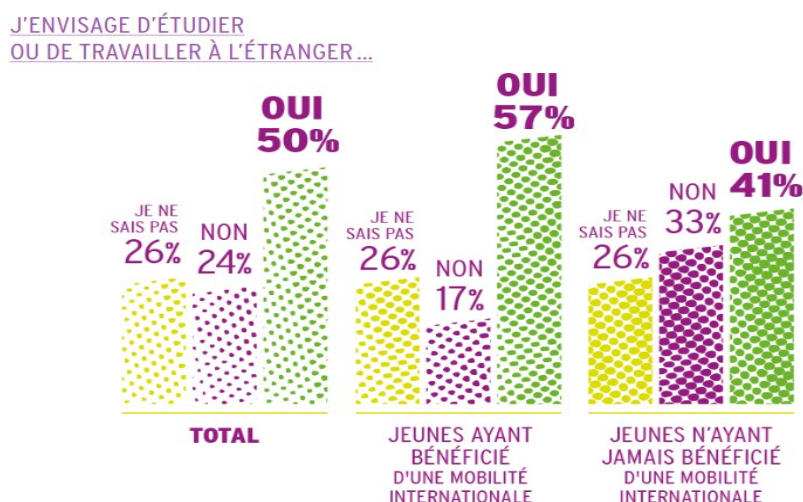
« J'ai pris pas mal de recul sur moi-même, notamment envers mes amis et les gens. Avant je différenciais... Parce que j'ai plein d'amis, avec certains amis je me comportais de cette manière là, avec d'autre de cette façon là et encore avec d'autres de cette façon là, et j'ai complètement arrêté de faire ça, je me suis dit que j'allais toujours être honnête, s'il m'apprécient au naturel tant mieux, et s'ils ne m'apprécient pas au naturel c'est qu'ils n'ont pas la même vision que moi. Et donc maintenant mes amis qui sont véritables sont restés mes amis véritables, ça va beaucoup mieux »

[**Hugo**, 23 ans, parti une semaine en Allemagne]

À travers la mobilité internationale se gagnerait donc une confiance en soi dont les jeunes auraient plus ou moins conscience. Il semblerait que celles et ceux qui partent avec un objectif défini parviennent plus facilement à identifier leur gain en confiance car elle correspond à un domaine en particulier, comme l'hôtellerie et la restauration. Lorsque les jeunes ne le verbalisent pas, c'est à travers la perception des professionnel·les de la mission locale que se confirme les transformations opérées pendant l'expérience à l'étranger. Après avoir évoqué cette plus-value non négligeable qui caractérise le retour de voyage, nous traiterons maintenant de l'ouverture du champ des possibles qui peut aussi se manifester après un séjour à l'étranger. En changeant de regard sur le monde et ses distances, les jeunes peuvent être amené·es à se projeter ailleurs que là où ils·elles l'avaient prévu.

III) 2. b) La création d’archipel : se projeter ailleurs

Selon une étude datant de 2018 et menée par Provox, plateforme de dialogue structuré animée par le Cnajep¹⁹, 57 % des jeunes ayant bénéficié d’une mobilité internationale disent envisager d’étudier ou de travailler à l’étranger contre 41 % des jeunes n’en ayant jamais bénéficié.



PAGE 24

Graphique N°2 : Rapport de consultation :

« 15 objectifs pour les politiques européennes de jeunesse », Provox (2018)

Ces chiffres illustrent l’influence que peut avoir une expérience à l’international sur la capacité à se projeter en dehors de son territoire de résidence. Plus de la moitié des enquêtés évoque en effet l’envie de s’expatrier pendant quelques années, à l’instar de Maïwenn qui envisage de « *partir travailler à l’étranger pour acquérir un maximum de connaissances sur le milieu [de l’hôtellerie]* » [Maïwenn, 22 ans, partie un mois en Écosse].

19 Comité pour les relations Nationales et internationales des associations de Jeunesse et d’Éducation Populaire

Nous avons précédemment distingué les individus aux caractéristiques « insulaires » et « archipel » dont nous devons la typologie à Eric Le Breton (2005). Les témoignages des professionnel·les et des jeunes évoquent la fréquente exploration de champ des possibles au retour du voyage.

Se caractérisant comme une volonté de perpétuer l'expérience du voyage, l'envie de bouger représente une étape importante pour les jeunes qui partaient en ayant une faible culture de départ :

« J'ai l'impression qu'il y a toujours une envie, même quand si pour repartir à l'étranger, mais de bouger, c'est à dire de ne pas se cantonner à son bassin d'emploi ou autres, c'est de se dire si un taff qui me plaît, ou si il y a une formation qui me plaît, pourquoi pas partir sur Lyon, Marseille pour me former ou pour travailler »

[**Agathe**, conseillère à la mission locale]

« Après, ils envisagent de repartir, ou ils se disent « Même si y a pas de boulot ici, ça me dérange pas de faire 200, 300 kilomètres parce que j'ai montré que je pouvais être autonome et que je pouvais bien fonctionner tout seul ». Donc cette ouverture sur le champ des possibles « Je suis pas forcément obligé de faire ma vie en agro ici », « si je me suis débrouillé à Berlin ou à Séville ou je ne sais où, oui je pourrais me débrouiller à Rennes ou à Nantes », c'est super »

[**Vincent**, conseiller à la mission locale]

De fait, l'expérience de la mobilité internationale provoque un phénomène de transformation des notions de « proche » et « loin », un lieu qui pouvait paraître géographiquement très éloigné devenant soudainement bien plus accessible. Cette sensation n'est pas sans effets sur la manière dont les bénéficiaires préparent de futures mobilités. Depuis sa participation à la semaine de découverte des métiers de l'animation en Allemagne, Alison n'est plus aussi autant préoccupée par la préparation de ses voyages : *« Au niveau du fait de repartir une seconde fois en Roumanie, c'est vrai que ça me stressait moins. L'idée là c'était de partir 10 jours, ça me stressait quand même moins que je pense que ça aurait pu me stresser il y a pas si longtemps »* [**Alison**, 24 ans, partie une semaine en Allemagne].

En étant plus mobiles, les jeunes augmentent leur chance de trouver un emploi car ils·elles ne se restreignent plus à un seul territoire. Avec la confiance en soi, ces deux caractéristiques du retour de mobilité représentent les enseignements les plus significatifs. Pour la chercheuse Estelle Crochu, les jeunes se retrouvent alors avec la possibilité d'envisager une « bifurcation » de leur parcours. Cet extrait de sa thèse clôt la deuxième partie tout en introduisant la prochaine, qui questionnera le rôle de la mobilité internationale dans l'émancipation de sa condition.

« En parallèle, l'exploration du champ des possibles induit une nouvelle perception des capacités et des choix de vie des jeunes mobiles. Ces dernier·es vont, dans l'articulation de leur processus réflexif, et dans la mise en récit de leur expérience, donner une cohérence à leur parcours de vie qui impliquera continuité et changements. Dans cette perspective, il est possible d'envisager une « bifurcation » (Abbott 2001), (Bidard 2006) qui serait une conséquence directe de l'EMAI [L'Expérience de Mobilité d'Apprentissage à l'International]. L'intérêt de la mesure des bifurcations est qu'elles limitent l'emprise des déterminismes sociaux et permettent de situer des points de liberté et d'identifier des possibles (Balandier 1989). (Crochu 2019, p.27)

III) 3. Vers une mobilité sociale ?

« Depuis le début des années 1960, les élites ont développé une rhétorique, une langue et ont conçu des équipements qui soutiennent et défendent ce principe : il est digne socialement, utile économiquement et bien pour chacun d'« être mobile » » (Kaufmann et al. 2012, p.6). Pour autant, nous pouvons nous demander si la mobilité internationale aura l'effet positif promis chez toutes les personnes qui en bénéficient. Dans cette troisième partie, il s'agira donc de questionner l'utilité même du voyage pour les jeunes en difficultés d'insertion sociale et professionnelle pour savoir si la mobilité internationale peut aller de pair avec une mobilité sociale. En premier lieu, nous aborderons les conséquences de l'injonction à la mobilité, avant de s'interroger sur la façon dont les voyages peuvent, ou non, contrer les déterminismes sociaux. Enfin, nous nous questionnerons sur la façon dont la mobilité internationale permet une rupture avec le quotidien.

III) 3. a) Injonction à la mobilité

« La mobilité est devenue « une norme d'excellence, élément central du nouvel esprit du capitalisme, au point de générer un nouveau rapport de domination entre les mobiles et les immobiles », (Wagner 2010, p.94). Le discours incitant au déplacement a émergé dans les années 1960, visant dès au départ les individus en recherche d'emploi et les salarié·es aspirant à changer de territoire. À la même époque se développe « l'idée que la « mobilité sociale » ascendante se fera certes encore par le diplôme, mais aussi par une formation tout au long de la vie et surtout grâce à une autre mobilité, géographique celle-là » (Kaufmann et al. 2012, p.5). C'est dans cette perspective de contournement du système d'accès à l'emploi que les programmes de mobilités à destination des publics en difficulté ont été créés. Comme le rappelle Aurore Flipo (2013) en citant Marek Nowak et Michal Nowoski, « en situation de crise, la tendance à utiliser des stratégies individuelles ou de réseau (chercher du travail à l'étranger, dans le cas des migrations) pour résoudre les problèmes économiques de la vie quotidienne paraît être une stratégie idéale pour la stabilité sociale » (Nowak et Nowosielski 2011, p.13).

Cette « nouvelle norme » a pour conséquence de créer des inégalités entre les mobiles et les immobiles. Le capital de mobilité des premier·es leur offrirait un panel d'emploi plus large que les second·es, qui se verraient contraint·es à un territoire. Un collectif d'auteur·es critique les chercheur·euses qui envisagent la mobilité uniquement comme un capital. Selon eux·elles, les chercheur·euses négligent par là une dimension fondamentale de la mobilité :

« [Ces chercheur·euses oublient] une des caractéristiques de « la » mobilité : elle existe parce qu'elle est produite par des « injonctions spatiales », de plus en plus nombreuses et « innocentes » qui, du fait de cette apparence (vouloir notre mobilité, c'est souhaiter notre bien) renforce les formes les plus efficaces de dominations en vigueur » (Kaufmann et al. 2012, p.3)

Les jeunes enquêté·es ont grandi dans une société qui valorise grandement les déplacements à l'international. Leurs témoignages laissent d'ailleurs à voir combien la mobilité est perçue comme positive : « *Partir à l'étranger ce sera forcément bénéfique* » [**Paul**, 20 ans, devait partir un mois en Écosse], « *Ca me fera un plus sur le CV* », [**Alison**, 24 ans, partie une semaine en Allemagne], « *Ils savent [les parents] que ça forge un peu, ça fait un peu une expérience, bon certes différente des autres mais c'est toujours quelque chose qui enrichit quoi* » [**Amandine**, 24 ans, partie un mois en Irlande]. La mobilité occupe une place importante dans les politiques publiques de jeunesse. Un

rapport de la Commission Européenne rédigé en 2010 annonçait d'ailleurs un objectif d'envergure : « d'ici 2020, tous les jeunes d'Europe devraient avoir la possibilité d'accomplir une partie de leurs études à l'étranger [...] afin « d'améliorer leur employabilité » et « d'acquérir des compétences professionnelles » tout en devenant des « citoyens actifs » » (Calmand et al. 2018, p.58).

L'article du collectif d'auteur·es mentionné plus haut (Kaufmann et al. 2012), composé de politologues, sociologues, psychologues nous invite à réfléchir aux dimensions à prendre en compte lorsqu'il s'agit d'analyser « la mobilité ». Il s'agit dans un premier temps de distinguer ce qui est propre au mouvement, ce qui est perçu comme rapide, loin, différent, élément qui varie en fonction de l'histoire personnelle de l'individu, de la manière dont il fait usage des territoires et « du passage d'une étape à l'autre dans la vie qui est la sienne, étape qu'il ne « choisit » pas toujours, même quand il y réfléchit longtemps » (Kaufmann et al. 2012, p.5). Viennent s'y ajouter les dimensions économiques de la mobilité, où l'individu s'inscrit en fonction de ses projets, sa réussite, son mérite et son évolution professionnelle. Pour les auteur·es, la mobilité a pour conséquence de stigmatiser les « immobiles » qui ne s'adaptent pas à une société qui incite à la flexibilité :

« Toutes ces dimensions incitent à comprendre que « la mobilité » renvoie à un principe de liberté où l'homme gagnerait en « autonomie ». Avec « la mobilité », les incitations aux déplacements réintroduisent donc toujours, en les flattant, les principes de la liberté et de promotion sociale. Et finalement, le « capital de mobilité » permet aussi d'évoquer les « incompétences » à être flexibles (les « mauvaises » pratiques). [...] En fait, « la mobilité » est un terme utilisé pour ne pas montrer que c'est de la « flexibilité » » (Kaufmann et al. 2012, p.5)

Dès lors, la norme de mobilité pose plusieurs limites. En étant acquise par les classes dominantes, elle en devient une évidence pour certain·es recruteur·ices qui recherchent chez les candidat·es une maîtrise de plusieurs langues étrangères et de l'expérience en manière de déplacement international. Mais cela pose question quant aux profils retenu·es, comme le démontre un rapport porté sur la comparaison entre jeunes ruraux·ales et jeunes urbains (Berlioux, Fourquet, et Peltier 2019). L'enquête montre que « ce sont seulement 12 % des 17-23 ans qui ont passé un semestre ou une année à l'étranger dans le cadre de leurs études au cours des cinq dernières années » (*Ibid.* p.13). Pour les personnes chargées de l'enquête, la mobilité est clairement un facteur d'inégalités :

« Ainsi, la fracture se creuse entre les jeunes pour qui bouger est complexe voire interdit, et ceux pour qui la mobilité est désormais un rite naturel dans le cadre d'un cursus académique. La compétition est donc bien lancée entre jeunes sédentaires et jeunes nomades, entre les « Partout » et les « Quelque Part » (*Ibid.* p.13)

La mobilité, en devenant une norme, contribue à accentuer les écarts déjà existants entre les individus. Les auteur·es nous mettent en garde contre son injonction : « En étant mobiles, les individus ne capitalisent pas : ils se soumettent à ces injonctions et, grand paradoxe, dans la majorité des cas, ils restent à la place sociale, économique et spatiale qui étaient la leur. » (Kaufmann et al. 2012, p.3).

III) 3. b) Bouger pour contrer les déterminismes sociaux ?

Nous avons vu précédemment dans quelle mesure la mobilité était valorisée par la société. À travers elle, c'est l'idée de liberté qui se dégage et la possibilité de s'émanciper de sa condition sociale, comme l'explique cet extrait d'article :

« [Par la mobilité], l'individu serait libre d'établir les contacts souhaités sans entraves spatiales ou temporelles [...] La particularité de l'idéologie contemporaine de la mobilité est de supposer, par glissement de sens, que la mobilité dans l'espace favorise nécessairement la juste répartition des individus dans l'échelle sociale. Il suffisait dès lors de favoriser l'accès pour favoriser un jeu social égalitaire » (Kaufmann et al. 2012, p.12).

L'expérience de la mobilité internationale présente donc toutes les conditions requises pour attirer des jeunes en difficultés d'insertion sociale et professionnelle. Ils·elles y voient un moyen de contourner leurs parcours souvent marqués par des échecs personnels, professionnels ou scolaires. La mobilité devient un capital à acquérir, tout comme d'autres capitaux sociaux et ils·elles entendent « bénéficier de leurs « ressources internationales » pour améliorer leurs conditions sociales en France et ainsi s'opposer aux déterminants sociaux » (Wagner 2007).

En réalité, les expériences de voyages ne se suffisent pas à elles-mêmes. Les auteur·es mettent en garde contre la réduction qui consisterait à dire qu'il suffirait de bouger pour s'en sortir. Le capital de mobilité, expliquent-ils·elles « c'est avant tout « être disposé à être disposés » ou encore « être disposés à disposer de » [...]. L'apprentissage d'une chose ne suffit pas à se l'approprier [...]. Apprendre en s'appropriant dépend des dispositions antérieures intériorisées par l'individu » (Kaufmann et al. 2012, p.8). Les auteur·es expliquent que la mobilité fonctionne sur le même principe :

« chacun est plus ou moins disposé à disposer du lieu [...] comme chacun est disposé à disposer de ces mouvements, de ses déplacements. En cherchant le « capital de mobilité », nous serions amenés à oublier que les lieux,

leur valeur et leur « attraction » dépendent de leur prédispositions à exister aux yeux des personnes concernées » (Kaufmann et al. 2012)

Dans son étude retraçant l'itinéraire de migrant·es intra-européen·nes, Aurore Flipo (2013) met en évidence la place qu'occupe la mobilité internationale dans le parcours de vie des jeunes rencontré·es. Se basant sur une quarantaine d'entretiens semi-directifs menés auprès de jeunes Polonais·es en Grande-Bretagne et de jeunes Roumain·es en Espagne, elle montre comment le choix de la mobilité peut intervenir « en synchronisation avec la fin des études et le début de la vie professionnelle ». Ainsi s'opère « une rupture spatiale mais qui s'inscrit dans la continuité temporelle de l'intégration professionnelle, à un moment où les jeunes n'ont pas encore investi le marché du travail. Elle poursuit en expliquant les raisons qui incitent ces jeunes au départ :

« Fréquemment, c'est l'absence de perspectives offertes par des diplômes peu valorisés sur le marché du travail du pays d'origine (en sciences humaines particulièrement) qui pousse les migrants à éviter une insertion professionnelle qu'ils anticipent comme difficile et à tenter leur chance à l'étranger » (Flipo 2013, p.28)

Une partie des jeunes dont il est question dans cet extrait font le choix de partir après leurs études, soit dans un cadre qui rappelle celui des « carrefours institutionnalisés » (Becquet 2016). D'autres ont quitté leur pays d'origine pour avoir des conditions de travail plus satisfaisantes. Le dernier groupe correspond à celles et ceux qui partent en couple ou en famille. « Là encore, le départ à l'étranger est perçu tout d'abord comme le moyen économique de s'installer, mais aussi comme la possibilité d'avoir un environnement plus favorable à l'éducation des enfants » (Flipo 2013, p.29). Pour la majorité d'entre eux·elles, la mobilité internationale n'est pas à la hauteur de leurs attentes. Dans sa conclusion, elle révèle que « trois migrants interviewés sur quatre ne se considèrent pas comme définitivement installés, évoquant la possibilité d'un retour ou d'un nouveau départ vers un autre pays » (Flipo 2013, p.33).

L'étude montre comment la mobilité internationale entraîne pour ces jeunes une rupture avec les liens qui permettaient l'ancrage territorial dans le pays qu'ils·elles ont quitté. Pour la chercheuse, « la situation migratoire brise certains filets de sécurité (famille, solidarités locales et solidarité nationales auxquelles les migrants n'ont pas toujours droit) et rend les projets personnels particulièrement dépendants du marché du travail » (Flipo 2013, p.31). Dès lors, nous pouvons nous demander si le fait de rester dans un territoire connu ne serait pas plus avantageux.

« Que l’ancrage puisse être un choix, certes socialement construit et contraint, mais stabilisant et assumé, reste une éventualité qui échappe aux codes de lecture actuellement dominants des destinées sociales » (Faure-Rouesnel et Le Dantec 2013, p.1). L’ancrage ou l’immobilité sont connotés négativement dans nos sociétés contemporaines, renvoyant l’image d’une personne fermée, qui manque d’ambition et incapable de s’adapter. Alors que la crise sanitaire est encore un sujet d’actualité, les Agences Erasmus⁺²⁰ incitent à reprendre les activités de mobilités internationales, « pour absolument éviter un repli sur soi »²¹. Pour les auteures citées ci-dessus, « dans le champ de l’intervention sociale, essentiellement fréquenté par [les jeunes des classes populaires], l’ancrage est aujourd’hui avant tout perçu comme une absence de disposition personnelle à la mobilité et comme une entrave à l’insertion professionnelle » (Faure-Rouesnel et Le Dantec 2013, p.1). Cet extrait illustre à quel point la mobilité, en devenant une norme, conduit à considérer les immobiles comme des personnes qui auront beaucoup plus de difficultés à s’insérer socialement et professionnellement. Les auteures Laurence Faure-Rouesnel et Éliane Le Dantec ont voulu étudier le rôle des soutiens rapprochés dans les expériences résidentielles des classes populaires. L’enquête montre que, ramenés à leurs conditions sociales et économiques, ces jeunes sont loin d’être davantage dotés socialement grâce à la mobilité.

Pour les jeunes enquêtés, l’aspiration au départ est grande, alimentée en partie par l’injonction à la mobilité que nous avons présentée plus haut, et bon nombre d’entre eux·elles envisagent de s’installer quelques années dans un pays étranger. Quelques un·es d’entre eux·elles vivent encore chez leurs parents, la plupart sont issus de familles qui ont faiblement bougé. Le risque est qu’en partant voyager, ils perdent le capital d’autochtonie qui se gagne par l’ancrage sur un territoire (Renahy 2010). Dans une perspective de passages des étapes à la vie adulte, l’ancrage permettrait une indépendance financière plus rapide car l’accès à l’emploi peut se faire par réseaux d’interconnaissance. Dans le cas des jeunes peu ou pas diplômés, s’insérer professionnellement à l’étranger implique de se mettre en valeur autrement. Ainsi, la mobilité ne suffirait pas à contrer les déterminismes sociaux et l’immobilité ne serait pas synonyme de précarité longue durée.

20 L’Union Européenne travaille avec les agences nationales pour gérer le programme Erasmus+, afin de le rapprocher le plus possible des participants et de garantir qu’il fonctionne bien dans les différents pays

21 Extrait du carnet de bord : prise de note lors d’une réunion en septembre 2020

Les travaux menés sur les colonies de vacances montrent comment celles-ci sont des moments propices à la construction et aux changements des individus. Pourtant, comme l'explique Pauline Clech, les dispositions acquises en colonies de vacances ne remplacent pas celles qui sont déjà présentes :

« Aux marges de la « loi du groupe », à travers certaines relations interindividuelles et une accumulation d'expériences de « colos », ces vacances encadrées sont aussi un moment propice aux transformations de soi. Partir « en colo » est en revenir changé n'est pas un mythe, même s'il convient d'en préciser les modalités. La socialisation de transformation de « ne constitue pas une transformation radicale et totale de l'individu » (Darmon 2011) : les nouvelles dispositions s'ajoutent et se combinent avec celles déjà incorporées, sans les effacer ». (Clech 2020, p.4)

Les colonies de vacances, comme les expériences de mobilité internationale, ont un potentiel de transformation élevé pour les bénéficiaires qui vivent une expérience en dehors de leur quotidien. Le prochain point interrogera la place du voyage en tant qu'espace de rupture avec l'environnement familial. Il sera notamment question de savoir si un déplacement si loin est nécessaire pour que se produisent les effets caractéristiques de la mobilité que nous avons décrit dans une précédente partie.

III) 3. c) Rompre le quotidien par le voyage

« Vivre en collectivité, entre jeunes, loin des parents, du quartier, des copains habituels fait indubitablement de la « colo » une expérience spécifique » (Clech 2020, p.3). En partant sur des dispositifs de mobilité internationale, les jeunes enquêtés qui sont partis en collectif en font, pour les mêmes raisons que celles citées au-dessus, une expérience spécifique. Dans la première partie, nous avons pu voir que la majorité des jeunes partis étaient motivés par l'envie de « prendre l'air », pour quitter une situation qui leur est difficile. S'en extraire peut créer des changements de comportements chez les jeunes, provoqués notamment par le regard de l'autre.

Hugo a réalisé qu'après son séjour il n'accordait plus autant d'importance au jugement potentiel des personnes qui l'environnent. Selon lui, c'est le fait de se retrouver loin de chez lui avec un groupe de personnes qu'il connaissait plus ou moins (il est parti avec deux amis à lui) qui a contribué à lui faire changer de regard sur ces priorités :

« [Ce que m'a appris le voyage c'est] que j'aurais du partir depuis bien avant parce que ça fait du bien au cerveau, et que ça détend énormément. Et qu'il faut que je le fasse plus souvent, même si maintenant ça fait 2 ou 3 ans que je ne suis pas reparti voyager. En fait c'est pas forcément fondamental mais je sais que maintenant je m'en fiche de la mode, des affaires de marque et tout ça, maintenant je garde plus du tout mon argent pour ça, je me dis si je mets de l'argent de côté c'est pour partir voyager. Je préfère investir dans du voyage pour me ressourcer et apprendre tout ce que le monde peut nous offrir plutôt que ce que les industries peuvent nous offrir. [parce que ce qui t'importait c'était le regard des autres ?] En fait c'est un peu ça. Je sais pas si c'était l'âge qui faisait ça, l'adolescence, mais c'est vrai que depuis ce temps là mais j'ai perdu la notion de « il faut s'habiller correctement, il faut des habits classes pour rentrer incognito dans des trucs, ne pas se faire juger tout ça. Maintenant je m'en fiche de tout ça, je préfère être heureux et bien dans mes baskets »

[Hugo, 23 ans, parti une semaine en Allemagne]

Lorsqu'ils·elles partent, les jeunes voyageur·euses sont confronté·es au regard de l'autre. Celui-ci a une grande influence sur l'assurance de soi, comme le montre le témoignage d'Hugo. Les travaux de Pauline Clech sur les colonies de vacances soulignent l'intensité de ces types d'expériences malgré les courtes temporalités des séjours,

« Sur un temps ramassé, encouragés par le regard des autres, notamment des plus grands et des animateurs, les adolescents vivent certaines expériences comme des rites de passage, les faisant transiter d'un état (enfance) vers un autre (adolescence, voire jeune adulte). Le dépassement de soi, l'accumulation d'expériences nouvelles, le franchissement d'étapes biographique et la projection vers l'âge adulte favorisent l'incorporation d'une sensation d'aguerrissement, à l'origine d'une assurance de soi renforcée (Clech 2020, p.4)

Laureen, la seule enquêtée partie seule, voit elle aussi le changement qu'a provoqué son voyage sur sa relation aux autres :

« Sur mon caractère je dirais que je suis beaucoup plus ouverte aux gens, je suis beaucoup beaucoup moins timide, je me motive à faire des choses. Du style aller visiter des choses même pas loin de chez moi, tout ça. Beaucoup marcher, m'intéresser à ce qui se passe aux alentours »

[Laureen, 25 ans, partie un mois en Irlande]

À travers la mobilité internationale, les jeunes en difficultés d'insertion sociale et professionnelle vivent une expérience qui comporte des différences importantes avec leur vie quotidienne. Le rythme de vie avec le stage ou le programme pédagogique du séjour, le nouvel environnement, la présence des autres, le fait de se retrouver dans la posture de « l'étranger », sont autant d'éléments qui favorisent le sentiment d'être déstabilisé·es dans ses pratiques quotidiennes.

Conclusion

À travers cette recherche, j'ai tenté de mettre en lumière le parcours des jeunes en difficulté d'insertion sociale et professionnelle, des conditions de leur départ à l'étranger aux effets perçus plusieurs mois après le retour. De toutes évidences, l'expérience leur a été plaisante mais tou·tes ne pourront pas la rentabiliser en la valorisant face à des employeur·euses qui rencontrent des candidat·es souvent plus cosmopolites qu'eux·elles. Le voyage aura au moins eu le mérite de leur permettre une découverte du monde et souvent d'eux·elles mêmes, d'accroître la confiance en eux·elles et de leur ouvrir le champ de possibles. Si leur changement d'attitude perceptible favorise leur passage des étapes à la vie adulte, elle se produit à des conditions précises. Celles et ceux pour qui la mobilité permet l'accès à l'emploi stable sont par ailleurs doté·es scolairement et socialement. L'expérience du voyage en elle-même de suffit pas à contrer les déterminismes sociaux.

La mobilité internationale n'a rien d'une évidence. Pourtant, la démocratisation de son usage en a fait une étape incontournable pour tou·tes celles et ceux qui veulent « profiter de leur jeunesse » avant d'entrer dans la vie active. Il s'agit alors, le plus souvent, d'une catégorie de jeunes ayant terminé leurs études qui partent à la découverte d'un monde devenu familier par les films, séries, livres, publicités, réseaux sociaux qui en dévoilent des images. Ces jeunes peuvent compter sur le soutien de leurs parents lorsqu'ils·elles rencontrent des difficultés pendant leur période à l'étranger. Le voyage et ses étapes est préparé minutieusement ou laisse au contraire la place à l'imprévu des rencontres, tout en étant souvent mis en scène avec soin grâce aux réseaux sociaux. Ces derniers ont leur part de responsabilité dans l'injonction à la mobilité et la destruction de sites naturels²², affaiblis par des touristes en quête de la photo parfaite.

22 « Dénaturer la #nature sur Instagram », <https://ici.radio-canada.ca/recit-numerique/193/instagram-tourisme-photo-nature-effets-influenceur>

Quand certain·es parcourent le monde avec des yeux émerveillés, d'autres tentent tant bien que mal de trouver leur place dans une société où le diplôme a une valeur forte et où la capacité d'adaptation est une compétence recherchée des employeur·euses. L'insouciance du voyage est un luxe que tout le monde ne peut pas se permettre.

Pour la plupart des jeunes dont il a été question dans cette recherche, c'est la coupure avec le quotidien qui a été significative, pas la mobilité internationale en tant que telle. Dès lors, on peut s'interroger sur la pertinence des programmes européen·nes qui incitent les organismes à favoriser la mobilité pour les jeunes en difficultés d'insertion sociale et professionnelle, administrativement nommé·es Jeunes Ayant Moins d'Opportunités (JAMO). S'extraire de son quotidien n'implique pas nécessairement de voyager hors des frontières françaises et des formes de séjours de ruptures adaptés aux jeunes pourraient s'imaginer. L'enjeu ne serait-il pas de leur offrir la possibilité d'exister au travers d'un regard autre que celui, stigmatisant, de la société contemporaine ? La crise écologique mise en avant par la crise sanitaire du Covid-19 incite chacun·e à reconsidérer ses pratiques en les rendant les plus « locales » possibles, aussi il n'est pas impossible d'imaginer une adaptation des organismes allant dans ce sens.

Bibliographie

- Abbott, Andrew. 2001. *Time Matters*. University of Chicago Press. Chicago. <https://press.uchicago.edu/ucp/books/book/chicago/T/bo3643810.html>.
- Amsellem-Mainguy, Yaëlle. 2019. « Les filles du coin » Enquête sur les jeunes femmes en milieu rural ». INJEP NOTES & RAPPORTS. INJEP.
- Amsellem-Mainguy, Yaëlle, et Aurélie Mardon. 2014. « Se rencontrer, être en groupe et avoir du temps pour soi : socialisations adolescentes en colonie de vacances ». *Informations sociales* n° 181 (1): 34-41.
- Balandier, Georges. 1989. « Le désordre. Eloge du mouvement. » *Revue française de sociologie* 30 (2): 337-39.
- Becquet, Valérie. 2016. « Le service civique : un choix d'engagement inscrit dans les parcours juvéniles ». *Informations sociales* n° 195 (4): 95-104.
- Berlioux, Salomé, Jérôme Fourquet, et Jérémy Peltier. 2019. « Jeunes des villes, jeunes des champs : la lutte des classes n'est pas finie ». Fondation Jean-Jaurès. 20 novembre 2019. <https://jean-jaures.org/nos-productions/jeunes-des-villes-jeunes-des-champs-la-lutte-des-classes-n-est-pas-finie>.
- Bidard, Claire, éd. 2006. *Devenir adulte aujourd'hui. Perspectives internationales*. L'Harmattan. Vol. 18. Débats Jeunesses. https://www.persee.fr/issue/debaj_1275-2193_2006_act_18_1.
- . 2009. 13. *Bifurcations biographiques et ingrédients de l'action*. La Découverte. <https://www.cairn.info/bifurcations--9782707156006-page-224.htm>.
- Calmand, Julien, Stéphanie Condon, Karine Pietropaoli, Pascale Rouaud, et Emmanuelle Santelli. 2018. « Expériences à l'étranger en cours d'études et insertion : des liens complexes, pour quelle plus-value ? » *Formation emploi. Revue française de sciences sociales*, n° 142 (août): 57-77.
- Clech, Pauline. 2020. « Socialisation juvénile en colonie de vacances. Entre renforcement et transformation de soi, les effets des "colos" sur les 12-16 ans ». INJEP analyses & synthèses 36. Etudes et recherches. INJEP. <https://injep.fr>.
- « Comment expliquer notre désir de voyager ? » 2018. *Grand bien vous fasse!* France Inter. <https://www.franceinter.fr/emissions/grand-bien-vous-fasse/grand-bien-vous-fasse-12-janvier-2018>.
- Crochu, Estelle. 2019. « Mobilités d'apprentissage internationales pour les « jeunes » : Un potentiel trans-formateur à l'épreuve de la mise en discours et des mécanismes d'apprentissage ». Sciences de l'éducation, Bordeaux.
- Darmon, Muriel. 2011. *La socialisation*. <https://www.armand-colin.com/la-socialisation-3e-ed-9782200601423>.
- De Singly, François. 2000. « Penser autrement la jeunesse ». *Lien social et Politiques*, n° 43: 9-21. <https://doi.org/10.7202/005086ar>.
- Delavergne, Catherine. 2007. « La Posture Du Praticien-Chercheur : Un Analyseur de l'évolution de La Recherche Qualitative ». *Recherches Qualitatives*, Actes du colloque Bilan et perspectives de la recherche qualitative, Hors Série (3): pp 28-43.
- Draelants, Hugues, et Magali Ballatore. 2014. « Capital culturel et reproduction scolaire. Un bilan critique ». *Revue française de pédagogie* n° 186 (1): 115-42.

- Faure-Rouesnel, Laurence, et Eliane Le Dantec. 2013. « Rester ou partir pour s'en sortir : du rôle des soutiens rapprochés dans les expériences résidentielles des jeunes de classes populaires ». *Enfances Familles Générations. Revue interdisciplinaire sur la famille contemporaine*, n° 19 (décembre). <http://www.efg.inrs.ca/texte/2013-19-rester-ou-partir-pour-sen-sortir-du-role-des-soutiens-rapproches-dans-les-experiences-residentielles-des-jeunes-de-classes-populaires>.
- Flipo, Aurore. 2013. « Mobilité et passage à l'âge adulte ». *Agora débats/jeunesses* N° 65 (3): 23-35.
- Galland, Olivier. 1984. « Précarité et entrées dans la vie ». *Revue française de sociologie* 25 (1): 49-66. <https://doi.org/10.2307/3321379>.
- . 2017. *Sociologie de la jeunesse*. Armand Colin. <https://doi.org/10.3917/arco.galla.2017.01>.
- Garneau, Stéphanie. 2006. « Les mobilités internationales à l'ère de la globalisation. — Une comparaison sociologique des carrières spatiales et des socialisations professionnelles d'étudiants français et québécois ». *Anthropologie et sociologie*, Université Lumière-Lyon 2. http://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/2006/garneau_s#p=0&a=top.
- Guisse, Nelly, et Sandra Hoibian. 2015. « Une vision positive de la mobilité internationale des jeunes ». Paris: CRÉDOC. <https://www.credoc.fr/publications/une-vision-positive-de-la-mobilite-internationale-des-jeunes>.
- Hoibian, Sandra, et Charlotte Millot. 2018. « Aider les jeunes a mieux identifier leurs goûts et motivations personnelles : Un levier pour améliorer l'orientation ». Cnesco. Crédoc. <https://www.credoc.fr/publications/aider-les-jeunes-a-mieux-identifier-leurs-gouts-et-motivations-personnelles-un-levier-pour-ameliorer-lorientation>.
- Julienne, Marina. 2019. *Au bonheur d'être prof.* France télévisions. <https://www.france.tv/documentaires/societe/1150715-au-bonheur-d-etre-prof.html>.
- Kaufmann, Vincent. 2002. *Re-Thinking Mobility: Contemporary Sociology*. Ashgate Publishig Limited.
- Kaufmann, Vincent, Hanja Maksim, Simon Borja, Guillaume Courty, et Thierry Ramadier. 2012. « La Mobilité comme capital ? » *Forum Vies Mobiles*. 11 décembre 2012. <https://fr.forumviesmobiles.org/controverse/2012/12/11/mobilite-comme-capital-488>.
- Labadie, Francine, et Clotilde Talleu. 2017. « Le non-recours à la mobilité internationale chez les jeunes avec moins d'opportunités ». *Agora débats/jeunesses* N° 75 (1): 37-55.
- Le Breton, Eric. 2005. *Bouger pour s'en sortir. Mobilité quotidienne et intégration sociale - Eric Le Breton*. Sociétales. Armand Colin. <https://www.decitre.fr/livre-pod/bouger-pour-s-en-sortir-9782200345303.html>.
- Maunaye, Emmanuelle. 2013. « La migration des jeunes : quelles mobilités? Quels ancrages? La place des liens familiaux et des relations intergénérationnelles ». *Enfances Familles Générations. Revue interdisciplinaire sur la famille contemporaine*, n° 19 (décembre). <http://journals.openedition.org/efg/1639>.
- McCormick, Ian, et Tony Chapman. 1996. « Executive Relocation : Personal and Organizational Tactics ». In *Managing Across Cultures : Issues and Perspectives*, 408. International Thomson Business Press.
- Murphy-Lejeune, Elizabeth. 2003. *L'étudiant européen voyageur: un nouvel étranger*. Paris, France: Didier.
- Nowak, Marek, et Michal Nowosielski, éd. 2011. *(Post)Transformational Migration: Inequalities, Welfare State, and Horizontal Mobility*. Illustrated Edition. Frankfurt am Main: Peter Lang GmbH, Internationaler Verlag der Wissenschaften.
- Réau, Bertrand. 2009. « Voyages et jeunesse « favorisée » ». *Agora débats/jeunesses* N° 53 (3): 73-84.

- Renahy, Nicolas. 2010. « Classes populaires et capital d'autochtonie, Genèse et usages d'une notion ». *Regards sociologiques* 40 (janvier): 9-26.
- Santelli, Emmanuelle. 2013. « Partir à Londres... pour favoriser l'insertion professionnelle en France ». *Enfances Familles Générations. Revue interdisciplinaire sur la famille contemporaine*, n° 19 (décembre). <http://journals.openedition.org/efg/1692>.
- Sulzer, Emmanuel. 2010. « Les jeunes et l'emploi ». *Agora débats/jeunesses* N° 56 (3): 103-18.
- Urbain, Jean-Didier. 2012. « Pourquoi voyageons-nous ? » *Sciences Humaines* N° 240 (8): 11-11.
———. 2013. « Le touriste et l'Histoire, voyages d'agrément et envies du passé ». *Gallimard*, n° 177: 59 à 71.
- Wagner, Anne Catherine. 2007. *Les classes sociales dans la mondialisation*. Repères. La Découvertes. <https://www.cairn.info/les-classes-sociales-dans-la-mondialisation--9782707149220.htm>.
- . 2010. « Le jeu de la mobilité et de l'autochtonie au sein des classes supérieures » *Regards sociologiques* (40): 89-98.
- Yanaprasart, Patchareerat. 2010. *Paroles d'acteurs de la mobilité. De la mobilité géographique à la mobilité intellectuelle*. L'Harmattan. Diversité culturelle et dynamique des organisations. https://www.editions-harmattan.fr/index_harmattan.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=30767.

Annexe 1 : Tableau des entretiens

Prénom	Âge aujourd'hui	Programme	Année	Type de bac	Niveau d'étude (au moment du départ)	Situation avant la mobilité	Situation aujourd'hui	Niveau diplôme père	Niveau diplôme mère	CSP du père	CSP de la mère
Aïssa	19 ans	Auberges	2020 Annulé	Pas de bac	< Bac	-	-	Sans diplôme	Sans diplôme	Commerçant	Commerçant·e
Bastien	23 ans	Auberges	2020 Annulé	Pro	Bac Pro (MEI)	NEET	-	BEP Electricien	Bac ES et formation de secrétaire comptable	Retraitée	Employée
Paul	19 ans	Auberges	2020 Annulé	Nc	Nc	En recherche d'emploi	-	Nc	Nc	Nc	Nc
Anaïs	20 ans	Parcours 22 : Bouge en Europe	2019	Pas de bac	< Bac	Garantie Jeunes	En intérim	Nc	Nc	Nc	Nc
Jérôme	22 ans	Animation Hambourg	2019	Pro	Bac Pro (GA)	NEET	Service Volontaire Européen	CAP	CAP	Sans emploi	Employée
Quentin	25 ans	Parcours 22 : Bouge en Europe	2019	Technique	Bac + 2	Garantie Jeune	Service Civique	Aucun	Bac, licence d'histoire (obtenue à l'étranger), diplôme de l'école hôtelière	Nc Chômage longue durée supposée	Employée
Erwan	21 ans	Animation Hambourg	2018	Pas de bac	< Bac	POP	En cours de BAFA	Bac pro enseignant de conduite	Master et CAPES	Profession intermédiaire	Profession intermédiaire
Alison	24 ans	Animation Hambourg	2018	Général	Master 1	Service Civique	Recherche d'emploi	Aucun diplôme.	Diplôme d'aide- soignante	Ouvrier qualifié	Employée
Maïwenn	22 ans	Auberges	2018	Pro	Bac +1	NEET	CDI	Maîtrise de	DU Formation	Retraité	Profession

				(ST2S)	(MANA)			Chimie	d'adultes		intermédiaire
Hugo	23 ans	Animation Hambourg	2018	Pro (Plomberie)	BTS	Interruption des études	En cours de CAP Paysagiste	Nc	Nc	Nc	Nc
Amandine	24 ans	Auberges	2018	Général	Licence 3	Interruption des études (M1)	Travail saisonnier (restauration rapide)	BEPA	Bac G2 et un BTA	Agriculteur exploitant	Agricultrice exploitante
Laureen	25 ans	Auberges	2018	Nc	Nc	Venait de terminer sa formation de réceptionniste	Emploi dans l'hôtellerie- restauration	Armée puis école maritime	« Elle a fait un truc aussi dans le maritime »	Ouvrier qualifié	Employée

Sigles utilisés :

GA : Gestion-Administration

Interruption des études : A interrompu en cours de route

MAN : Mise à niveau

MEI : Maintenance des Équipements Industriels

NEET : Not in Employment, Education or Training (Ni en emploi, éducation ou formation)

POP : Parcours d'Orientation Professionnel

Annexe 2 : Grille d'entretien jeunes avant la mobilité

Identification

- Présentation générale : âge, lieu de naissance, lieu de résidence, niveau d'étude
- Quelle est votre situation actuelle ?
- Êtes-vous indépendant·es financièrement de vos parents ?
 - *Depuis quand ?*
- Quels sont les diplômes et la situation professionnelle de vos parents ?

Capital de mobilité

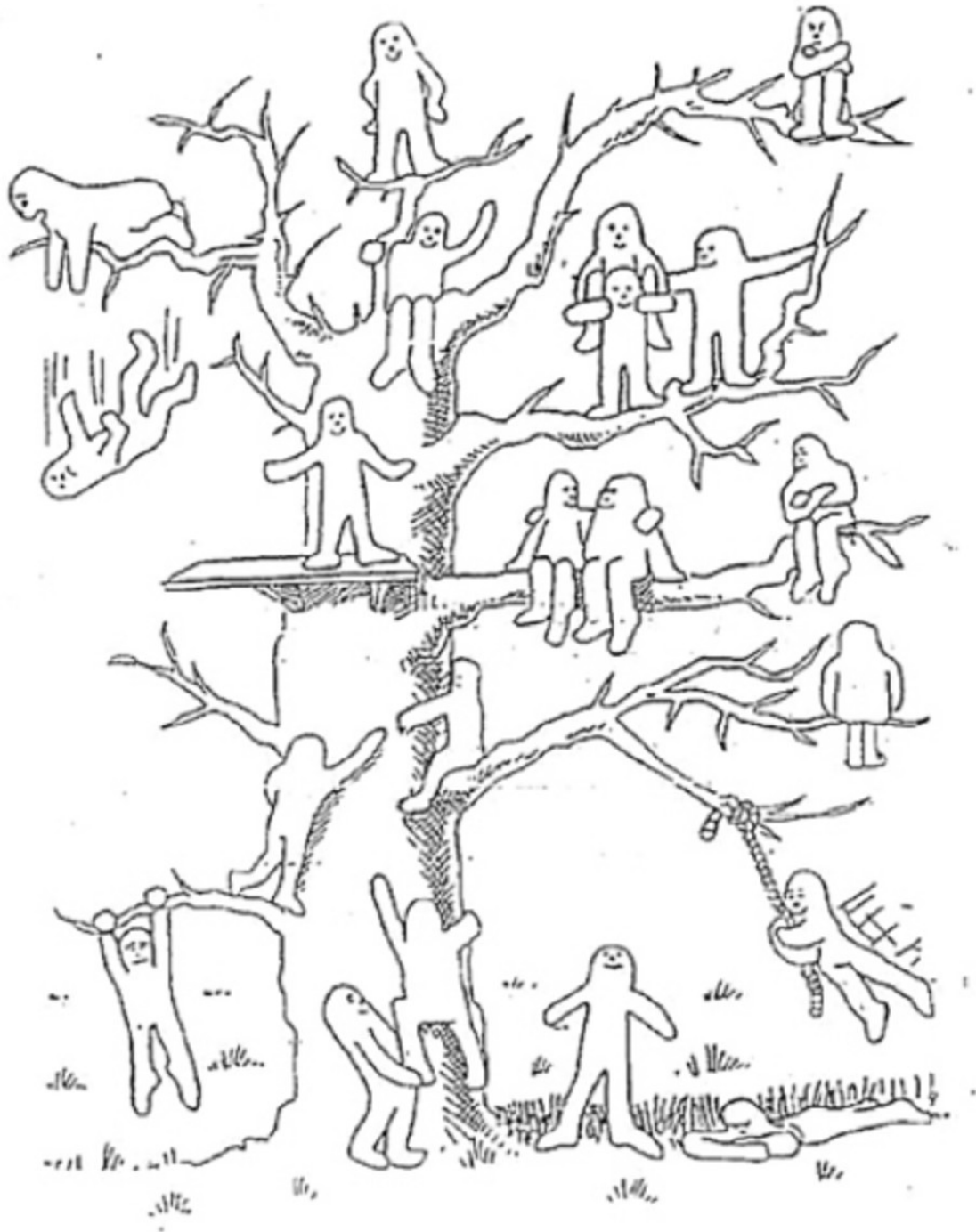
- Avez-vous déjà voyagé ?
 - *Avec qui et où êtes vous allé·es ?*
- Avez-vous déjà voyagé seul·e ?
 - *Dans quel contexte ? Seul·e ou avec un dispositif ?*
- Avez-vous déjà vécu à l'étranger ?
 - *Combien de temps ? Seul·e ou avec un dispositif ?*
- Comment avez-vous pensé à partir à l'étranger ?
- Comment avez-vous connu JTM ?
- Avez-vous des craintes ?
 - *Si vous en aviez, qu'est-ce-qui vous a aidé à ne plus en avoir ?*
- Avez-vous l'impression d'être soutenu·e par vos proches dans votre projet de partir voyager ?

Effets visés

- Qu'est-ce-que vous espérez que cette expérience vous apporte ?
 - *Professionnellement et personnellement parlant*
- Quel est votre projet après le voyage ?
- Pouvez-vous situer votre état d'esprit actuel sur l'arbre d'Ostende et m'expliquer votre choix ?

Annexe 3 : Arbre d'Ostende

L'arbre d'Ostende permettait aux jeunes sur le départ, en fin d'entretien, de se situer en fonction de leur état d'esprit. Il était prévu que l'outil soit réutilisé à leur retour comme un moyen de comparaison, mais la crise écologique et sanitaire a contraint les frontières à fermer et les jeunes n'ont pas pu voyager.



Annexe 4 : Grille d'entretien jeunes en retour depuis longtemps

Identification

- Présentation générale : âge, lieu de naissance, lieu de résidence, niveau d'étude
- Quelle est votre situation actuelle ?
- Quelle était votre situation avant le départ ?
- Quelle est votre source de revenus principale ?
- Êtes-vous indépendant·es financièrement de vos parents ?
 - Depuis quand ?
- Avez vous un logement indépendant ? Êtes vous en couple ?
- Quels sont les diplômes et la situation professionnelle de vos parents ?

Expérience de mobilité

- Quelle était votre conception du voyage avant de partir ? Et maintenant ?
- Est-ce que vos parents, grands parents ont une expérience de la mobilité ?
- Quand et où êtes-vous parti·e ?
- Comment aviez-vous eu connaissance du dispositif ?
- Quelles étaient tes attentes et tes objectifs pour cette expérience de mobilité ?
- Qu'est-ce-qui a aidé/favorisé votre départ ?
- Matériellement, comment vous vous êtes organisés pour ce voyage ? Quels soutiens éventuels vous avez eu ?
- Comment votre projet de départ a été accueilli par votre entourage ? Quelles étaient les discussions autour de ce projet ?
- Comment s'est passée votre expérience à l'étranger
 - *Ressenti général*
- Quel a été le moment le plus difficile ?
 - *Il peut s'être déroulé avant, pendant ou après la mobilité*
- Comment êtes-vous parvenu·e à le dépasser ?
- Quel a été le moment que vous avez préféré ?
- Auriez-vous aimé que cela dure plus longtemps ?
- Etes-vous reparti·e voyager ?
- Aimerez-vous repartir voyager ?
 - *Avez un autre programme de JTM ou par un autre moyen ? Seul·e ou en groupe ?*

Retour de voyage

- Comment s'est passé votre retour de voyage ?
 - *Était-ce difficile ? Aviez-vous anticipé votre retour ?*
- Avez-vous eu l'impression d'être soutenu·e par vos proches ?

Trans-formation

- Quels sont les principaux changements depuis votre mobilité ?
 - *En terme d'idées, de plans, d'objectifs... Dans la sphère personnelle et/ou professionnelle*
- Que diriez-vous que cette expérience vous a appris ?
- Est-ce-que cette expérience vous a donné des idées de ce que vous aimeriez faire par la suite ?
 - *Savez-vous à quel moment précis vous avez eu cette idée ?*
- Quel est l'impact sur ta vie en général ?
 - *Attitude, valeurs, prise de parole, prise de décision, actions, comportements, travail, vie quotidienne*
- Et plus particulièrement sur la sphère professionnelle ? Et sur votre parcours de formation ?
- A quel point votre expérience est pertinente pour votre activité actuelle ? Et pour vous, votre développement personnel ?
- Par rapport à votre entourage, voyez-vous des transformations ?
 - *Avant et après le voyage*
- Comment qualifieriez-vous cette expérience dans votre vie ? Entre fondamentale et banale ?
- Si vous n'aviez pas vécu cette mobilité, qu'est-ce-qui aurait été différent pour vous ?

Projection dans l'avenir

- Pour votre futur, qu'est-ce-que vous envisagez maintenant
 - *Est-ce-que la mobilité a influencé cette perspective ?*

Dimension réflexive

- Qu'est-ce-que vous aimeriez dire à votre vous d'avant le départ ?
 - *Un conseil, un avertissement*

Annexe 5 : Grille d'entretien professionnel·les

Identification

- Présentation générale : âge, lieu de naissance, lieu de résidence, niveau d'étude
- Quel est votre parcours professionnel ?
- Depuis quand travaillez-vous à la mission locale de [Lieu] ?

Professionnel·le de la mobilité (internationale)

- Depuis quand travaillez-vous en lien avec la mobilité internationale ?
- Qu'est-ce qui vous a amené·e à prendre cette référence ?
- Comment est perçue cette référence [mobilité internationale] auprès de vos collègues ?
- Avez-vous déjà accompagné des groupes à l'étranger
 - *Comment s'est passé cette expérience ?*

Effets sur les jeunes

- Qui sont les jeunes que vous prescrivez à JTM ?
 - *Sont-ils·elles tou·tes en difficulté d'insertion sociale et/ou professionnel ?*
- Comment sont sélectionné·es les bénéficiaires ?
- Qu'est-ce qui favorise le départ de ces jeunes ?
- Qu'est-ce qui empêche ?
- Comment les bénéficiaires perçoivent le projet de mobilité ? Que visent-ils·elles ?
- Qu'est-ce que vous [Mission Locale] visez en les envoyant à l'étranger ?
- Quels sont les principaux changements que vous constatez chez des jeunes parti·es à l'étranger
 - *Attitude, en terme de prise de décision, prise de parole, comportement, vie quotidienne*
- L'expérience de mobilité donne-t-elle des nouvelles idées ?
 - *En terme de plans, d'objectifs, dans la sphère personnelle et professionnelle*
- Ces expériences sont-elles banales ou fondamentales au regard de l'insertion d'un·e jeune que vous suivez ?
- Est-il arrivé que certaines mobilités ne « fonctionnent » pas chez les jeunes que vous avez envoyé à l'étranger, et pourquoi ?
- Pensez-vous que tou·tes les jeunes devraient bénéficier d'une expérience de mobilité internationale ?